

Les mondes perdus de l'enfance

Une fiction collective de

Marion Dumartin

Dylan Provost / Arankan

Lyna Sebih

Ulysse Gasnier

Charlotte Gondy-Sirieix

Elise Bonnard

Dora Landoulsi

Clémence Fenech

Céline Gelpe

Hugo Genève

Salomé Fauvey

ENFANCE...

Le mot suscite la curiosité parfois, le dégoût souvent. Il est vrai qu'aujourd'hui, il évoque d'autres temps, d'autres lieux, à la qualité plus mythologique qu'historique.

Nous nous sommes débarrassés de l'enfance, un choix de société qui s'est imposé à nous au regard des défis que nos ancêtres ont été amenés à relever. L'enfance, que dire à son sujet si ce n'est que nous n'en avons plus besoin ?

Pourtant, les excavations récentes sur la planète Terre, conduites par des archéologues de différents systèmes, ont mis à jour un monde foisonnant, souvent chaotique, parfois renversant. Documents audio et vidéo, journaux intimes et photographies révèlent, après d'âpres recherches, comment on vivait « au Temps d'avant le temps », c'est-à-dire avant la conquête spatiale.

L'exposition organisée par le Musée des Mythes et des Légendes cherche à faire le lien entre ce que nous racontons sur notre planète d'origine, et les vestiges que nous continuons d'y exhumer depuis que nous l'avons retrouvée.

Alors, n'ayez pas peur d'entrer, vous découvrirez au fil de notre exposition remplie de capsules-souvenirs à quel point l'Enfance est fascinante !

FIGURES PARENTALES

« Papa » et « Maman »



Ces deux entités semblaient avoir au sein de la période dite de « l'enfance » une importance primordiale. Sorte d'hybrides entre des patrons, des psychologues et des enseignants de vie, les parents (terme regroupant les dénommés « Papa » et « Maman ») étaient omniprésents dans la vie de l'être humain sous-développé. Pourtant, la communauté scientifique peine toujours à comprendre comment ils ont perduré si longtemps alors qu'ils échouaient régulièrement dans leurs fonctions attitrées. L'enfant semblait toujours les considérer comme des êtres au pouvoir immense et au savoir infini, malgré leur profusion évidente de lacunes.

La pièce est bien gardée ; une peluche de chaque côté de la porte pour veiller à ce qu'aucun intrus ne puisse y pénétrer. Si vous acceptez de vous prêter aux règles prescrites par les nombreuses affiches qui décorent la porte d'une multitude de couleurs vives, vous pourrez frapper et, éventuellement, entrer.

Deux choses lorsque vous passez le pas de la porte : numéro un, ne vous laissez pas surprendre par le tintement des médailles fièrement passées autour d'un cintre accroché à la porte ; numéro deux, prenez garde de ne pas glisser sur la couverture jaune canari placée là dans l'éventualité où un indésirable aurait passé la première couche de sécurité. Cela fait ; face à vous se trouve le lit dont la taie d'oreiller, la housse de couette et le drap – tous joyeusement dépareillés – sont toujours en désordre comme une empreinte, un témoignage de la présence qui l'a habité pendant la nuit. Si vous faites quelques mètres de plus à l'intérieur, vous pourrez distinguer les différentes affiches et mémos scolaires côtoyer sur les murs dessins fantaisistes, photos et posters grossièrement découpés des pages de magazines animaliers.

Tout un pan du mur est occupé par des étagères rassemblant un étrange mélange de vieux bibelots, de petits casse-têtes et de livres de toutes sortes. Un bureau habille la cloison opposée, sur laquelle est posé grand ouvert un carnet rempli de gribouillis mi-dessins mi-écriture. Les feutres, dont certains sont encore ouverts, gisent pour la plupart en désordre sur le bureau.

Dans un angle, un mini tableau d'école porte encore les traces de ce qui y a été écrit la veille. Le sol est un champ de bataille : des tâches de peintures et des feuilles volantes rendent difficile de distinguer la couleur originelle du parquet. Près du lit, un sac de couchage est maintenu ouvert on-ne-sait comment, créant une sorte de cocon sombre et mystérieux. Un sac à dos plein à craquer repose contre le sommier, avec à l'intérieur – *bien sûr* – tout le nécessaire pour vivre une aventure.

Lorsque vous vous retournerez pour partir, vous vous retrouverez face à deux rangées de crocs en carton acérés, collés à la porte, dont dépasse une ficelle maladroitement nouée à une clef enfoncée dans la serrure. Depuis leur spot confortable sur l'oreiller, les doudous surveillent toute la zone.

Maman est venue me chercher à l'école parce que Papa a oublié. Je lui ai dit que c'était pas grave mais elle a l'air fâché quand même. Cette semaine c'est mon tour de ramener à la maison la marionnette de la classe ; Mika. Maman se gare et je cours dans les escaliers jusqu'à ma chambre. Je pose Mika contre mon oreiller - pas dessus ; c'est la place de mes Doudous. Je les présente et après c'est mon tour.

« Oh d'ailleurs tu savais que mon prénom ça vient – du latin ou de l'hébreu, je sais plus trop ! - et ça veut dire quelque chose en rapport avec l'eau ! C'est ma maman qui me l'a dit ! C'est trop bien hein ! ? Même si j'aime pas vraiment l'eau... Au fait, moi j'ai 6 ans et 112 jours, j'ai compté hier ! Ah ! Mais vu que c'était hier ça fait 113 ? ! C'est super, ça fait un jour de moins jusqu'à mon anniversaire !! Comme la semaine dernière tu étais sur le bureau de Jordan tu peux pas savoir mais moi, je suis tout au fond et *c'est nul*. Quand je lève la main, la maîtresse elle me voit même pas, pourtant je lève *tout le temps* la main, c'est vraiment pas juste. J'aimerais bien avoir des pouvoirs magiques comme toi pour la forcer à m'interroger ! Mais au moins je suis la chouchoute de ma professeure de judo ! À la base je voulais faire du karaté mais ça tombait en même temps que le théâtre alors Maman m'a inscrite au judo à la place et j'adore ça ! En plus j'ai battu Jordan hier. Je fais aussi de la danse, mais de la danse jazz parce que j'aime pas les tutus ! J'espère que je pourrai t'amener au spectacle. Oh d'ailleurs tu savais que mon professeur de djembé c'était un ami de la maîtresse ?? »

Le lendemain, j'ai ramené Mika avec moi dans mon cartable pour lui montrer la patinoire, mais on a dû laisser nos cartables dans des casiers alors je n'ai pas pu la sortir. C'est pas grave, je lui raconterai tout plus tard. La dame de la patinoire explique les règles à respecter et je les pense en même temps qu'elle les dit parce qu'elle les répète tous les jours depuis le début de l'année et c'est *ennuyeux*. Comme d'habitude, je me penche vers Louis pour lui murmurer la prochaine règle à l'oreille mais il ne rigole pas et c'est *bizarre*. Je regarde là où il regarde.

Il y a une gigantesque statue. Elle est face à nous et derrière la dame de la patinoire et j'aurais dû la voir avant parce que même si elle est très moche, elle est *en or*. Si ça se trouve les trucs chiants – oups, *ennuyeux* – que dit la dame de la patinoire c'est une sorte de sort pour pas qu'on remarque la statue mais on a réussi à voir au travers !

Je le dis à Louis et il rit et je souris parce que *c'est comme ça que ça devrait être*, et aussi parce que je sais qu'il pense la même chose que moi.

La statue doit être vraiment précieuse pour qu'ils utilisent la magie pour la cacher. Et si... on la *volait* ? On a déjà vu au travers de leur sort mais ils ne le savent pas, donc on aura l'avantage. La mise en place de notre plan doit cependant attendre qu'on soit partis. *Ils nous surveillent sûrement*. On passe la séance chacun dans notre coin parce qu'il ne faut pas qu'ils sachent qu'on prépare quelque chose – et aussi parce qu'on n'est pas dans le même groupe de niveau... On s'assoit à côté dans le car. Diane fait un peu la tête parce que je lui avais promis de m'asseoir avec elle, mais elle comprend quand je lui explique que c'est une *situation d'urgence top secrète*. C'est une statue en or quand même !

J'hésite à sortir Mika de mon cartable maintenant, mais elle pourrait très bien tout raconter à la maîtresse alors je la laisse dedans. Je baisse la tablette du siège devant moi. Louis sort une feuille jaune et un crayon bleu et je lui demande de changer parce que le jaune et le bleu ça me fait penser à l'équipe de rugby préférée de Jordan.

Je *déteste* Jordan. Louis *déteste* aussi Jordan alors il prend du rouge. On essaie de se souvenir de l'organisation de la patinoire pour dessiner un plan avec les portes, les escaliers, les extincteurs et les boutons des lumières – on peut pas faire un cambriolage dans le noir. Je griffonne ce que je crois être une caméra de surveillance et Louis me dit que, *non, c'est l'alarme incendie*, et il a peut-être raison, ou peut-être pas. Il me prend le crayon des mains pour mettre un point d'interrogation à côté. On n'a plus de place sur la feuille donc Louis en sort une autre – j'ai laissé ma pochette dans la classe – et on liste les choses dont on aura besoin pour le cambriolage : vêtements noirs, bouteilles d'eau, un trombone pour crocheter la serrure, un couteau multifonctions, une tente, un kit de soin, des lampes torches et un guide de survie en forêt pour se cacher quand ils se rendront compte qu'on a volé la statue. On se dispute pour savoir si on doit prendre des jeux de société ou pas – je veux pas parce que c'est trop encombrant et de toute façon on pourra en acheter plein avec l'or de la statue.

Louis dit qu'il voudra aussi des bonbons, je me fâche un peu parce que je préfère le chocolat et il me dit que je suis bête (je ne suis pas bête) et qu'on pourra acheter les deux avec tout cet or. Louis a raison. On en parlera plus en détail demain parce que le car arrive à l'école, on descend l'un après l'autre et nos parents à tous les deux sont déjà là alors on se dit au revoir.

Sur le chemin de retour à la maison je raconte tout le plan à Papa pour lui montrer qu'on n'a rien laissé de côté et que notre plan est *parfait*. Il me dit qu'on devrait aussi penser à prendre une couverture de survie. Papa a raison, j'en parlerai à Louis lundi.

On sonne à la porte. Mika ne sait pas qui c'est. Mais Mika est curieuse et décide de voler jusqu'à la porte d'entrée. La gardienne de la maison ne doit pas la voir. Mika doit rester discrète. Elle flotte silencieusement jusqu'en haut de l'escalier. Elle tend l'oreille. Elle entend des chuchotements hachés et des silences qui crient. Mika sert très fort sa baguette magique dans sa main. Elle descend quelques marches et retient son souffle. Elle jette un œil à travers les barreaux de l'escalier.

Soudain je ne bouge plus. Je pose Mika sur la plus haute marche de l'escalier. Parce qu'en bas, il y a la voisine. Elle tient Maman dans ses bras. Hier encore Maman disait que la voisine venait la voir trop souvent. Aujourd'hui la voisine tient Maman dans ses bras. Maman *pleure*. Je pose aussi la baguette magique parce que ça ne marche pas pour guérir le cœur de Maman – j'ai déjà essayé. Maman pleure tout le temps mais là, c'est *différent*. La voisine lui chuchote des mots que je n'entends pas. Je sais que ce n'est pas ce dont Maman a besoin. Maman a besoin de *moi* ; elle a toujours besoin de moi quand elle pleure. Je descends l'escalier et je traverse la pièce. Maman lève ses yeux tout mouillés et me prend dans ses bras. Elle me sert *fort*, ça fait presque mal, mais je suis solide. Maman pleure encore. La voisine me fixe droit dans les yeux, me sourit. Pourquoi est-ce qu'elle sourit alors que Maman pleure ? La voisine part. Maman pleure. Papa n'est plus là ; il vient me chercher à l'école et il me dépose chez Maman tous les vendredis. Sauf un vendredi sur deux où je reste chez lui pour le week-end. En attendant je reste avec Maman. La voisine est partie. Papa n'est pas là. Maman pleure. Je n'ai pas de pouvoirs magiques.

Maman a besoin de moi. Le téléphone sonne. C'est Papa. Maman dort alors je décroche. Il me demande comment ça va ; ça va. Il veut parler à Maman mais Maman dort alors je dis non. Il dit qu'il veut parler entre adultes. Maman dit souvent que Papa est resté un enfant dans sa tête.

Maman ne pleure plus ; elle dort. Je dis non. Je demande à Papa ce qu'il fait au travail. Il me raconte. On raccroche.

Quelqu'un sonne à la porte. J'entends Maman bouger en haut. Maman ne dort plus. Je prends un tabouret pour regarder à travers le trou dans la porte. C'est mon grand-frère. Qu'est-ce qu'il fait là ? J'ouvre la porte, il me prend dans ses bras, me demande comment va Maman. « Tu l'as réveillée. » Il me sourit et me tapote la tête. Maman descend et mon grand-frère me dit d'aller jouer dans ma chambre, qu'il faut qu'ils parlent entre adultes. Il n'est jamais là et il faut déjà que je parte. Je lui dis non, que Maman a besoin de moi. Maman ne dit rien alors je reste.

Ils parlent de choses que je sais déjà : Maman pleure beaucoup et mon grand-frère pas assez. Il me jette des regards quand il dit des choses qu'il pense que je ne devrais pas entendre. Il est bête, Maman me dit tout de toute façon. Je fais semblant de faire autre chose et il se met à pleurer. Il part au bout de quelques minutes. Maman se remet à pleurer dès qu'il franchit la porte.

Quelqu'un sonne à la porte. *Dring. Dring. Driiiiing. Dring. Driiiiing.* C'est Papa. J'ouvre. Il me serre fort dans ses bras. Il serre fort Maman dans ses bras aussi. Elle pleure encore. Il la serre si fort que j'ai peur qu'il la casse, mais Papa est gentil et il sait que Maman est fragile alors il fait attention. Elle me demande d'aller dans ma chambre. Je monte les escaliers. Je reste un peu en haut des marches. Maman crie. Papa la serre fort dans ses bras. Elle le serre aussi. Ils pleurent tous les deux maintenant.

Je monte les dernières marches. Je traverse le couloir. Je vérifie ma boîte aux lettres. Je dis le mot de passe aux gardiens de ma chambre ; j'ouvre la porte ; je rentre ; je referme la porte. Je m'assois sur mon lit. Je prends mes doudous. Je les serre fort dans mes bras. J'essaie de pousser derrière mes yeux. J'ai envie de m'arracher les larmes qui ne viennent pas, de les forcer à couler. Je ne comprends pas pourquoi je n'ai pas envie de pleurer, pourquoi je ne me sens pas triste. J'ouvre la bouche mais je n'arrive pas à parler, les mots se bloquent dans ma gorge, gonflent et prennent toute la place. Je n'arrive plus à respirer alors j'essaie de ravalier ce méli-mélo de morceaux de mots, mais à la place tout se mélange – comme dans le mixeur quand maman fait de la soupe – et je rigole.

Le lendemain, Maman me demande si je veux aller aux funérailles. Je dis non. Après tout, je ne le connaissais presque pas. Et puis je les ai entendu le dire : il faudra s'habiller tout en noir.

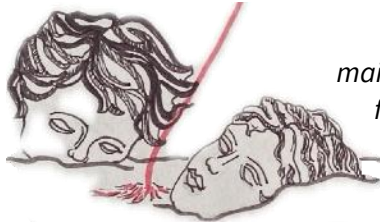
C'est ennuyant.

Moi, je n'aime pas le noir. Je préfère la couleur.

PAIRE COMPLEMENTAIRE

À cette époque, l'enfant venait parfois au monde par paire, souvent non prévue et non négociable, notamment par le biais d'opérations burlesques et dangereuses telle que la « césarienne » où la paire était, par la force, extraite de l'utérus dans lequel elle se larvait. Nos chercheurs ont établi que l'extravagance de ces mises à bas formaient des liens inintelligibles entre ces individus en puissance que l'on nommait « jumeaux » : de sorte qu'ils pouvaient

*refuser de boire
dans le même verre,*



*mais accepter de se
faire don mutuel
d'un rein.*

Leurs liens souvent explosifs au sein de « l'enfance » et propices aux dramas superflus, tendaient à se stabiliser une fois devenus des individus actifs et utiles.

Les rideaux verts filtraient la douce lumière du jour qui gagnait lentement la pièce. Le grésillement de la télévision cathodique accompagnait la respiration profonde, presque sourde, de la masse informe qui se dessinait vaguement en haut du lit. En dessous de celui-ci, un bureau accueillait jouets et livres en tout genre. Une barbie dénudée par-ci, un camion de pompier rouge par-là. Une aventure oubliée, à peine entamée, déjà achevée, au milieu des livres de maths et de français.

Au pied de la grande structure blanche : un tapis de voiture en polyamide. Déjà rêche, déjà usé par le passage incessant de petits pieds. En face, une armoire imposante, d'un vieux bois grinçant, habillait le mur vert – le même que celui des rideaux. Chaque porte était fermée à clé, comme pour retenir l'hideuse bête qui risquerait d'en sortir la nuit.

Une collection impressionnante de revues de médecine pour enfant était posée au-dessus, à l'abri de la lumière et des mains indiscretes.

Bientôt, le bip-bip cassant du radio-réveil se fera entendre, comme un premier coup de tonnerre après un ciel d'été immobile, et l'occupant des lieux reprendra conscience.

Je suis descendu dans le salon, ma revue préférée en main. Comme tous les samedis matins, ma Mère recevait son amie autour d'un café.

« Eh bien, j'ai l'impression que ça fait une éternité que je n'ai pas profité d'un tel calme. Ton gamin est tellement sage à côté des miens, soupire la femme attablée aux côtés de ma mère.

- J'ai beaucoup de chance avec lui, oui, c'est un enfant très facile, il a toujours su se gérer tout seul. Si son frère pouvait être pareil... Mark, tu viens dire bonjour ? »

Je me lève timidement du canapé sur lequel je lisais pour rejoindre ma mère et son amie.

« Bonjour, Mark, tu vas bien ? »

Je hoche la tête, comme toujours.

« Qu'est-ce que tu lis ? »

Je lui montre mon magazine.

« Encore un truc de santé ? Tu n'es pas un peu jeune ? Tu ne préfères pas lire quelque chose de plus amusant ? »

J'entends de la moquerie et je fronce les sourcils.

« J'ai bientôt 11 ans, je réponds. Et je serai un grand médecin plus tard ! »

Ma Mère passe sa main dans mes cheveux et je souris. Mais elle me renvoie aussitôt m'asseoir dans mon coin. Je soupire et j'essaie de me remettre à ma lecture, mais je les entends se remettre à parler de mon frère, comme toujours.

Je suis sûr qu'au repas de famille de ce midi aussi, je serai encore envoyé dans un coin. Je n'ai pas envie d'y aller.

Mes cousins m'ont invité à jouer à la gamelle !

L'excitation me donne envie de sauter partout alors qu'on se met tous à courir. Le plus rapide a la meilleure cachette mais aussi la plus pratique.

Je suis mes cousins et contourne la maison pour aller me cacher derrière une voiture. Un caillou rentre dans ma chaussure ; il me transperce le pied ! J'enlève aussitôt ma chaussure et la secoue activement pour le chasser.

« Chut ! Tu fais trop de bruit ! chuchote mon cousin en me saisissant le bras.

- Désolé, » je murmure, embarrassé - j'espère ne pas me faire chasser du jeu.

« 3, 2, 1, GAMELLE ! » hurle Jérôme, annonçant le début de la partie.

Je remets ma chaussure discrètement et me couche au sol, sur les cailloux inconfortables. Sous la voiture, je vois ses chaussures rouges dans l'herbe, il est à côté des balançoires. Il se met à courir.

« Steph, je t'ai vue derrière Mamie ! hurle-t-il en frappant le réservoir d'eau.

- Mamie, tu ne devais pas bouger ! »

J'entends ma cousine se plaindre, avant de voir ses chaussures violettes rejoindre en traînant celles de mon cousin. Je me relève et suis Étienne qui me fait signe d'avancer doucement. Soudain, on se fige. Des pas dans les cailloux se font entendre. Il arrive dans notre direction ! L'excitation se mêle à l'angoisse et je suis à deux doigts de sortir de ma cachette, j'ai horreur de cette attente qui me fait suer à grosses gouttes et me donne aussi chaud que froid.

Étienne me retient par le poignet et on entend soudain une course, en direction de l'herbe cette fois-ci.

Un autre prénom est crié, un autre de mes cousins est fait prisonnier.

La partie continue et on change de cachette, quittant la protection de la voiture grise de Tonton Roland – qui s'ouvre avec des portes papillons !! –, pour se rapprocher de l'herbe et du réservoir d'eau que l'on doit frapper pour libérer les autres et gagner la partie.

J'entends d'autres tentatives mais Jérôme est hyper fort ; c'est celui qui court le plus vite, et il arrive toujours à retourner au réservoir avant les autres et à les éliminer !

Même Étienne, qui a fait trop de bruit en changeant encore de cachette, s'est fait éliminer. Mon frère aussi, alors qu'il est rapide !

« Mark, allez, il ne reste plus que toi ! » hurle Jérôme sur un ton triomphant. Pour lui, il a déjà gagné.

Je l'observe, derrière le cabanon qui me sert de refuge. Soudain, je le vois courir de l'autre côté, vers les adultes qui sont attablés et prennent l'apéro. Je me lance, j'entends mes cousins hurler de me dépêcher et m'encourager, mon frère avec eux.

Je cours, l'excitation est insoutenable. Je cours, j'ai envie de rire et de pleurer en même temps. Je cours, et...

« GAMELLE ! »

J'ai réussi. Mes cousins foncent sur moi pour me féliciter et je me sens tout chaud à l'intérieur. Ils sont fiers de moi, même mon frère me félicite. C'est agréable. J'ai réussi.

On va tous prendre une glace à l'orange, celles Jubbly, il n'y a que mamie qui en a chez elle ! Finalement, je suis bien content d'être venu. J'ai hâte de raconter ma victoire à Annick !

J'attends ma Mère, encore et toujours. Assis sur la chaise, à l'intérieur de la garderie. Elle est marron, c'est ma couleur préférée. Tout le monde pense que c'est le noir, parce que ma Mère m'habille toujours comme ça. Mais je n'aime pas le noir. Il me rend invisible, j'en suis sûr. Je balance mes pieds sous ma chaise. C'est vraiment la mienne, j'attends sur elle tous les soirs. J'ai écrit mon nom sur le dossier avec mon feutre marron.

« Ta maman ne va pas tarder Mark, » me dit Annick en passant.

Elle a glissé ses mains ridées dans mes cheveux.

Annick c'est celle qui s'occupe de la garderie. Elle est toujours gentille avec moi, comme quand elle m'a félicité pour ma victoire de ce week-end. J'aime bien ça, mais je n'aime pas en même temps. Elle est trop gentille, comme si j'étais spécial. Je ne suis pas spécial, j'en suis sûr.

Je soupire et j'attends. Je regarde les autres enfants rejoindre leurs parents. Ils courent dans leurs bras et eux les font tourner dans les airs. J'aimerais bien faire l'avion aussi.

Je vois Evan montrer à sa mère la note qu'il a eu au contrôle de mathématique : un A+. Je suis nul en maths. Mais je sais que c'est important pour être médecin, c'est la bibliothécaire qui me l'a dit. Alors je donne mon maximum. Pourtant j'ai eu C+.

La mère d'Evan sourit. Elle est belle. Heureuse. Fièrre de lui.

Je déteste la fierté. Je la déteste et je déteste la mère d'Evan, je déteste les mathématiques et je déteste Annick qui est trop gentille.

La fierté, elle est aléatoire. Elle n'a pas de règles. J'ai regardé dans le dictionnaire. Je la déteste pour ça. Comment je peux réussir à l'avoir si elle n'a pas de règles ? J'ai essayé, pourtant. La fierté est un échec. Comme mon C+. C'est une limite que je n'arrive jamais à franchir. Un courant déchaîné qui m'empêche toujours de rejoindre la berge. C'est une épreuve que je n'arrive jamais à franchir : un mur trop haut par-dessus lequel on me demande de sauter. C'est un monstre mangeur d'enfant qui me fait me sentir tout petit, sans aucune armure, nu en plein hiver. Elle me donne froid. Parfois chaud, mais c'est rare. Comme quand j'ai réussi le jeu avec mes cousins et qu'ils étaient fiers de moi. Là, la fierté me réchauffait comme mille soleils. J'aimerais la réussir, cette épreuve visqueuse dans laquelle je ne fais que de glisser, que d'échouer. Plus que tout. Mais je ne suis jamais assez bon. Et personne ne me prend dans ses bras ni ne me fait voler dans les airs.

J'ai menti. Je ne déteste pas Annick, ni la mère d'Evan. Mais je déteste les mathématiques et la fierté. Peut-être que le problème ne vient pas de moi, peut-être qu'il vient d'elle. Mais elle ressent de la fierté envers lui. Pourquoi pas envers moi ? Je la ferai être fière de moi, jeudi prochain, j'y arriverai.

C'est l'anniversaire de ma Mère. J'ai entouré le jour avec mon feutre marron préféré sur mon calendrier pour ne pas le rater. Je veux faire un gâteau. Annick m'a imprimé la recette à l'école. Et mon père a pris les ingrédients qui sont déjà réunis sur la table de la cuisine. Il a promis de m'aider. Je suis aux anges ! Je suis sûr que ça ferait plaisir à ma Mère. Dans « Tarte à tout », mon album préféré, le père du garçon était très heureux et même fier de sa tarte d'anniversaire !

À 16h pile, pas une seconde de plus, j'accours dans le salon, surexcité, mais mon père est assommé sur le canapé. Pois-chiche, notre chat flemmard, est roulé en boule contre lui.

Mais je suis un grand garçon désormais, presque un adulte, je peux cuisiner tout seul !

Je retourne dans la cuisine, déterminé. Et m'attèle à la tâche avec un sérieux immense. Ça ne peut pas être bien compliqué de cuisiner un gâteau, non ? Comme opérer un patient, il suffit de respecter soigneusement les étapes à la lettre. « 3 œufs », je lis à voix grave en parcourant les instructions. « 3 œufs » je répète d'une voix plus aiguë en les saisissant. C'est même drôle, je suis à la fois le chirurgien et les infirmiers, ça me plaît bien !

Mais une autre voix me sort vite de mon jeu.

« Tu fais quoi Mark ? »

Mon frère jumeau a quitté sa grotte pour venir m'embêter.

« Va-t-en Geb ! » je souffle, en faisant mon maximum pour l'ignorer.

« Haaan, tu cuisines ! T'as pas le droit, Maman nous l'a interdit !

- Et alors ? Tu vas me balancer ? je le challenge, sachant quoi dire pour lui faire garder le silence.

- Non, je ne suis pas une balance !

- menteur !

- Je ne suis pas un menteur ! crie Geb, insulté.

- menteur, menteur ! » je chantonne en lui tournant le dos pour me saisir de la farine qui est posée sagement sur le comptoir.

Je l'imagine, assistant indifférente à notre bataille verbale, comme dans « Tarte à tout ». Ça me fait sourire.

Mon sourire s'efface bien vite alors que quelque chose de désagréable se déverse dans mes cheveux et mon dos. Je n'y crois pas ! Geb vient de renverser le sucre sur moi !

« Haaaaan, t'es mort ! » je m'écrie en me mettant à le chasser autour de la table de la cuisine.

Je lui lance à mon tour le sachet de farine : que la bataille commence ! Tout vole autour de nous et devient maculé de blanc.

Même le pauvre Pois-chiche, qui, attiré par le bruit, a quitté sa sieste, s'est retrouvé blanc et scintillant des pattes au museau.

« C'est quoi cette histoire ?! »

Geb et moi arrêtons vite de rire alors que notre Mère se tient devant nous, comme un dragon en fureur. Elle vient de rentrer et de découvrir le bazar qu'on a mis. Même Pois-chiche émet un faible miaulement, oreilles en arrière, plaidant qu'il n'y est pour rien...

« Je voulais te faire un gâteau, Maman, bon anniversaire ! » je réponds doucement en montrant le bol où seuls les œufs ont eu le temps d'être cassés, et attendent, frileux, d'être cuisinés.

« Je m'attendais à beaucoup mieux de ta part ! gronde-t-elle. Regarde le désordre que tu as mis ! Et que fait ton père ? On ne peut jamais compter sur vous deux dans cette maison ! »

Je ne dis rien. Une fois encore, mon frère échappe à toute remontrance, qu'est-ce que c'est injuste !

« File dans ta chambre, je ne veux plus te voir jusqu'au dîner ! Et lave-toi ! »

Je cours jusqu'à ma chambre, les yeux brouillés de larmes. Pourquoi faut-il toujours que ça se finisse comme ça ? Je m'assieds contre ma porte et regarde « Tarte à tout » qui m'a inspiré à faire ce gâteau. Je le prends et le balance rageusement au pied de mon échelle. « Tarte à tout » n'est qu'un ramassis de mensonges. J'aurais dû m'en douter. Je ne suis plus un enfant après tout, j'aurais dû voir la supercherie. Plus jamais, non, plus jamais je ne me laisserai tromper par ces beaux discours de famille parfaite.

Je ne suis plus un enfant, mais même les adultes ont des petits compagnons : la preuve, notre chat, Pois-chiche ! Je m'autorise à me relever et à prendre ma peluche préférée, une petite vache que j'ai surnommée Vachette. Elle a la queue toute rêche parce que, plus petit, je la mettais sans arrêt à ma bouche. Je la serre contre moi, contre là où j'imagine que mon cœur qui bat douloureusement se trouve. Est-ce que c'est normal qu'il me fasse aussi mal ? Je n'ai encore rien lu dessus. Je ne sais rien finalement. Sauf que je pleure. Je vois mon album ouvert à la dernière page, les personnages de la petite famille sont joyeusement réunis autour de la tarte ratée. Leurs rires ressemblent plus à des moqueries désormais. J'aimerais arrêter de pleurer mais je n'y arrive pas. Je crois bien que c'est la première fois que je pleure comme ça. Contrairement aux autres enfants, contrairement à mon propre frère, personne n'est jamais venu essuyer mes larmes, ni me réconforter. Je l'ai vite compris, dès le CP, et j'ai appris à avaler mes peines. Je devais être « grand », je devais me « gérer tout seul » comme ma mère le disait tout le temps. Je ne sais pas non plus ce que ça veut dire. Cuisiner tout seul c'était être grand, non ? Geb a besoin de nos parents, c'est un enfant particulier d'après les adultes. Mais moi aussi, moi aussi je suis l'enfant de mes parents, non ? J'ai toujours voulu l'être, toujours essayé de l'être. Moi aussi je veux pouvoir pleurer, rire, jouer. Être comme tous les autres enfants du monde, comme mon frère, qui sont aimés alors qu'ils sont loin d'être parfaits.

Je voulais juste être son garçon.

Ma porte s'ouvre et je me sens sursauter. C'est Geb. Je n'avais pas vraiment envie de le voir mais maintenant qu'il est là, je ne veux plus qu'il me quitte.

Il s'assied à côté de moi et je constate qu'il a les yeux humides et rouges.

« Pourquoi est-ce que tu pleures ? » je lui demande aussitôt, inquiet, en essuyant mes joues.

Il est capable de pleurer pour un tout et un rien mais je ne peux pas m'empêcher de toujours lui poser la question.

Il hausse les épaules en me regardant comme si j'étais le plus gros idiot qu'il n'ait jamais vu.

« Parce que tu pleures. »

Geb s'installe confortablement contre mon épaule, et je le laisse faire. Parce que peu importe combien il me rend la vie impossible, peu importe nos embrouilles, il est toujours là pour moi, d'une manière ou d'une autre ; tout comme je suis toujours là pour lui. C'est pour lui que je veux être médecin. Pour le soigner, même si je ne comprends pas trop ce qu'il a vraiment. Parce que je ne m'imaginais pas vivre sans lui. Je l'ai toujours connu, même avant nos parents. On a toujours été ensemble, dans toutes nos classes, dans toutes nos activités. Il est mon ami le plus précieux, même si le plus ingrat, et j'ai toujours été prêt à tout pour lui. Geb passe ses bras autour de moi alors que je me remets à pleurer, et je me laisse aller contre lui. J'ai menti. Comme les autres enfants, j'ai toujours eu quelqu'un pour me réconforter. Geb a toujours été là, toujours. Et tant qu'il sera là, je n'aurai besoin de personne d'autre et je serai heureux.

INTIME CHAMBRE

À cette époque, la chambre de l'enfant était un lieu de rencontre entre le sommeil, la rêverie, l'intimité et le développement personnel. L'espace dédié à ces petits êtres se caractérisait par des couleurs tantôt loufoques, tantôt d'une sobriété particulièrement déroutante, voire inquiétante. Par ailleurs, cette même pièce devait souvent contenir des équipements techniques avancés ayant pour objectif de participer au développement intellectuel et créatif de ces êtres. C'était également un microcosme dans lequel cohabitait désordre assumé et organisation approximative ; un endroit où une simple pile de livres pouvait devenir une tour imprenable, telle Pise avant sa chute, où un tas de peluches se métamorphosait en tribu vigilante, et où le moindre recoin servait de lieu d'observation



secret

pour surveiller le monde extérieur.

Il était une fois, un espace simple, mais tout particulièrement coloré. On y retrouve tout ce dont une chambre « classique » a besoin : un lit, une armoire à vêtements et un bureau pour travailler, ou tout simplement pour faire ses devoirs. Bien sûr, on n'oublie pas le chat, qui adore dormir sur le lit douillet. D'une certaine manière, lui aussi meuble la pièce.

Ce qui rend cet espace si coloré, ce sont les « accessoires » qui habillent la pièce : des jouets, des feuilles de dessins éparpillés sur le sol, mais aussi et surtout des peluches. Beaucoup de peluches. Des grandes comme des plus petites, chacune arborant un animal, une couleur, ou tout simplement un pelage plus ou moins différent. On n'oublie pas non plus les crayons qui jonchent le sol. Si vous ne regardez pas où vous mettez les pieds ne serait-ce qu'un instant, prenez garde, vous risquez de vous blesser.

Et que serait cette chambre sans les posters et les stickers qui recouvrent ce qui était autrefois des murs aussi blancs que la neige ? On y retrouve toutes sortes de personnages issus d'univers différents : des princesses, des super-héroïnes ou encore des animaux fantastiques. Finalement, tout ceci n'est pas qu'une « simple » chambre. C'est une pièce où de nombreux univers, tous aussi différents les uns que les autres, cohabitent en paix. C'est une pièce où les personnages prennent vie. C'est une pièce où la réalité laisse place à l'imaginaire.

Parfois, dans cette chambre, une fillette joue. Elle descend dans la cour, aligne trois poupées contre le mur blanc. Elle les place soigneusement, les redresse, les observe. Puis elle s'éloigne de quelques pas, se retourne brusquement et crie : « Un, deux, trois, soleil ! » Les poupées restent immobiles. Elle rit, recommence, recommence encore. Le soleil tape sur le mur, sa voix monte et descend, et toujours, elle gagne. Les poupées perdent, figées dans leur silence de tissu.

Mais derrière ses rires, il y a quelque chose d'autre. Quelque chose qui brûle sans se montrer.

Un jour, la fillette a avalé une bête sans faire exprès. Elle croyait que c'était juste une petite poussière, un truc qui gratte dans le ventre... mais non. C'était une bête. Une bête rouge et chaude, avec des griffes dans la gorge et des dents dans le cœur. Elle gratte quand on lui parle trop fort. Elle mord quand on lui dit « tais-toi ».

Quand la bête se réveille, tout devient bruyant dans sa tête. Ses oreilles bourdonnent comme une ruche, ses mains deviennent des poings tout seuls. Elle ne veut pas taper, mais ses doigts veulent casser quelque chose. Même un crayon. Même le silence.

Les adultes, eux, ne comprennent pas. Ils disent : « Calme-toi, ce n'est rien. » Rien ? Alors pourquoi ça brûle ? Pourquoi le cœur tape comme un marteau sur une casserole ? Pourquoi cette envie de crier jusqu'à faire trembler les vitres ? Et quand la colère retombe, elle se sent toute petite, rapetissée, comme si la bête avait mangé un morceau d'elle en partant.

Parfois, elle sent la bête avant qu'elle ne bouge. Un grondement, un tambour invisible au fond du ventre. Elle lui dit : « Vas-y, crie ! » Et elle crie, mais pas avec sa bouche — avec ses pensées. Des mots pas jolis, des mots qui font peur. Puis la bête se calme, se rendort.

Alors, la fillette se dit que, peut-être, la bête l'aime un peu. Parce qu'elle vient quand elle a peur, quand elle se sent seule, quand personne ne l'écoute.

Un jour, elle lui dira doucement : « Chut, dors, tout va bien. On n'a plus besoin de se battre aujourd'hui. » Et la bête lui répondra, dans un souffle de feu : « D'accord, mais n'oublie pas. » Sans elle, la fillette le sait, elle se sentirait vide, comme un ballon crevé dans un coin de cour d'école.

Cette fillette, c'est Sable.

Avant, Sable brillait. Avant, elle riait fort. Tout le monde disait : « C'est Sable ! Elle est drôle, elle est colorée, elle est heureuse. » Mais un jour, Sable a eu peur. Elle a vu les autres filles, toutes pareilles, toutes sages, toutes blanches comme de la neige. Elle a voulu leur ressembler. Elle a pris la couleur d'un nuage. Elle a dit : « C'est plus simple d'être pareil. » Et elle a cessé de rire.

Les autres ont dit : « Regarde comme Sable est belle. Elle est comme nous maintenant. Elle ne fait plus de bruit. Elle ne dérange plus. » Un sourire qui ne dépassait pas de sa bouche. Un sourire qui ne montait pas jusqu'aux yeux.

Le lendemain, les filles sont allées jouer ensemble. Toutes les colombes se ressemblaient. Sable aussi. Personne ne l'a reconnue. Personne n'a dit « Bonjour, Sable ! » Et ça, c'était bien. Et ça, c'était triste.

Le soir, Sable a regardé le ciel. Il y avait des couleurs. Trop de couleurs : du jaune, de l'orange, du marron. Le vent a soufflé, un petit vent juste pour elle. Il lui a chuchoté : « Les couleurs ne disparaissent pas. Elles se cachent. Elles t'attendent. » Sable a fermé les yeux. Et au fond d'elle, elle les a senties. Plein de jolies couleurs.

Ma chambre est belle. C'est ce que tout le monde dit. Colorée, vivante, remplie de jouets. Quand les gens viennent à la maison, maman dit : « Tu vois, elle a tout ce qu'il faut. » Je souris. Je dis merci. Les murs sont couverts de posters : des princesses, des animaux, des paillettes. Les peluches dorment sur le lit, les crayons traînent partout. Le chat, lui, dort dans la lumière. C'est une chambre d'enfant heureuse.

Je range un peu. Je cache les chaussettes trouées sous le lit. Je redresse les poupées, je plie la couverture. Quand c'est bien rangé, on dirait presque la chambre d'un magazine. Presque.

Aujourd'hui, Clara vient jouer. Clara, c'est ma camarade de classe. La plus populaire. Elle a une grande maison, une chambre avec un vrai bureau, un miroir doré, un lit en fer blanc. Elle dit que chez elle, il y a même une salle de jeux.

Je veux que Clara trouve ma chambre jolie. Qu'elle dise « oh ! » en entrant. Je mets mes plus belles peluches sur le lit, je cache le carton avec les jouets cassés. Quand elle arrive, elle regarde autour. Elle dit : « C'est mignon. » Elle sourit, mais pas vraiment. Ses yeux s'arrêtent sur les murs, sur les autocollants décollés. Elle demande : « C'est toi qui les as collés ? » Je dis oui. Elle ne dit plus rien. On joue un peu, sans trop parler.

Quand elle part, je reste debout au milieu de la chambre. Le soleil s'est baissé. Les couleurs paraissent plus ternes. Je regarde les murs, les crayons, les posters. Tout semble faux, d'un coup. Tout a disparu, comme par magie. Comme le carrosse de Cendrillon. Comme si j'avais voulu peindre la joie sur quelque chose de vide.

Je vais dans le salon. Maman fume devant la fenêtre. Elle dit : « Alors, vous vous êtes bien amusées ? » Je dis oui. Elle sourit, soulagée. Je ne lui dis pas que Clara n'a pas ri. Je remonte dans ma chambre. Je m'assois par terre. Je touche les peluches une à une. Elles me regardent comme avant, mais moi, je ne les vois plus pareil.

Je comprends. Ce n'est pas ma chambre qui est colorée. C'est moi qui ai voulu qu'elle le devienne. J'ai collé des autocollants sur l'humidité pour que ça se voie moins. Pour cacher le reste. Les vêtements qui grattent, piquent, la table branlante, les fins de mois qui serrent. J'ai mis de la couleur pour qu'on oublie le gris.

Je comprends aussi que Clara ne pouvait pas savoir. Elle ne pouvait pas voir ce que je voyais. Parce qu'elle ne regarde pas avec les mêmes yeux. Je reste longtemps là, sans bouger. Le chat ronronne doucement. Je regarde mes mains. Elles sont vides. Et je me dis que je viens de grandir, mais pas du bon côté.

BAGAGE SENTIMENTAL

*Au Temps d'avant le temps,
certains enfants
collectionnaient*



des choses.

Ces objets avaient une valeur sentimentale pour eux, mais une absence totale de valeur marchande. Ces collections inutiles trônaient généralement sur des étagères, puis dans des cartons lorsque l'enfant, devenu trop vieux, n'en voulait plus. Ils étaient passés au petit frère ou à la petite sœur, ou revendus dans des brocantes. Comment expliquer une telle passion absurde, un tel lien affectif irrationnel envers des objets si peu onéreux ? Cette passion de la collection témoigne du dérèglement rationnel qui régnait dans cette période nommée « enfance », qui, décidément, n'avait pas le sens du commerce.

Bonjour. Alors en fait, je sais pas trop comment dire ça. Je collectionne les Gormiti. Les Gormiti, c'est des gros monstres trop costauds et musclés, comme je veux être plus tard. Ils sont presque aussi forts que Sangoku, mais pas tout à fait.

On m'a donné deux euros d'argent de poche pour acheter un Gormiti au magasin qui vend des jeux vidéos et des balles anti-stress et des Gameboy et des Gormiti aussi, sauf que y'a un problème, y'a des Gormiti à trois euros, et des Gormiti à un euro. Moi je veux le Gormiti à trois euros, sauf que j'ai que deux euros. Problème, on me donne jamais de l'argent, à moi, on dit que je sais pas le gérer et que je le dépense toujours dans des paquets de bonbons ou des canettes de limonade ou des Gormiti ou des cartouches de jeux. Mais moi je connais pas de meilleure utilisation à faire d'une pièce d'un euro qu'un paquet de bonbons, ceux du boulanger. Y'a des dragibus et des chamallows et un collier de bonbons et pas de réglisse. Sa boulangerie sent tellement bon le midi.

On me donne de l'argent que quand mes grands-parents sont là, mais ils sont pas là. Ou quand je perds une dent. On me donne une pièce de deux euros.

Et là, j'ai une dent qui bouge.

Si je réussis à faire tomber ma dent, j'aurai une pièce de deux euros et je pourrai acheter mon Gormiti à trois euros. Mais faut que ma dent tombe pour ça. J'ai vu dans une BD que pour faire tomber sa dent, faut prendre une ficelle et l'attacher sur sa dent, et ensuite, BAM ! La dent elle tombe. Mais je sais pas faire, moi. Alors, j'essaie de la faire bouger avec mon doigt. Elle va tomber, c'est sûr. Elle doit tomber, je veux avoir mon Gormiti. J'ai besoin de faire une armée de Gormiti. J'en veux plein. Ils écraseront les Barbies décapitées de la salle de jeux de la cantine que c'est moi qui les ai décapitées mais personne sait. Avec mon armée de Gormiti, je pourrai empêcher les guerres d'arriver. On pourra aller à l'Elysée, et on fera un coup d'État et on détrônera Nicolas Sarkozy. Ou peut-être qu'on fera un coup d'État sur la maîtresse et que je pourrai rester à la maison.

Je pourrai jouer toute la journée avec mes Gormiti. Ce serait vraiment parfait. Plus besoin d'aller au CE2. Mais pour ça, faut que ma dent tombe. J'aurai mon Gormiti à trois euros. Je dois l'avoir. Il est jaune, c'est ma couleur préférée, c'est comme le soleil, comme Barbidou, mon barbapapa préféré.

Avec mes Gormiti, je joue pas mal. J'ai réuni tous mes Gormiti sur la place de la ville pour assister à l'exécution. Il y aura du sang. J'ai pris une guillotine.

En fait, c'est un truc pour couper les légumes, mais chut. On va exécuter le traître à la Nation Gormiti. Et on va exécuter sa maîtresse pour qui il avait créé un emploi fictif et qu'il entretenait avec de l'argent public, sa maîtresse, c'est une sale Barbie. Tous deux seront décapités sans merci. Les Traîtres à la Nation Gormiti doivent périr. Tous les Gormiti sont réunis, ils lèvent leurs mains en signe de solidarité envers l'exécution sanguinaire qui va arriver. Ça va commencer. Le Gormiti traître – qui est un Gormiti vert foncé, j'aime pas le vert foncé, c'est une couleur de traître – est mené jusqu'au lieu de l'exécution, sa maîtresse Barbie avec lui. Le Gormiti traître ne regrette rien. C'est un lâche et un fourbe. Il a trahi la nation sans remords.

D'abord, on tuera la Barbie. C'est le plus important. La Barbie passe à la guillotine. Sa tête tombe. Bien fait pour elle. Je la jette par la fenêtre. Décapitée et défenestrée, tout ce qu'elle mérite. Et les Gormiti se réjouissent, ils ont eu leur dose de sang. Le Gormiti vert, je ne vais pas le décapiter pour de vrai, je vais le garder, quand même. J'ai fini la scène, je range mes Gormiti, je passe à la scène suivante, ou du moins, j'aimerais, mais en fait, je ne peux pas. Parce que j'entends une voix qui dit :

« Ma Barbie ! Qu'est-ce que t'as fait à ma Barbie ?! »

Et elle se met à pleurer, et elle court voir la maîtresse.

« Désolé, j'aime pas les Barbie, » je dis, ne regrettant rien. C'était une traître à la nation, elle devait mourir, elle occupait un emploi fictif.

Mais elle continue à pleurer.

Total : la maîtresse me dit que mes parents doivent lui racheter une Barbie. Mais ils le feront pas. Ils ont besoin d'argent pour les trucs qu'ils mangent, et ils s'en foutent, des Barbies, de mes Gormiti, de tout. La maîtresse me dit que je n'ai qu'à jouer aux Gormiti dans ma chambre, mais ce n'est pas possible.

J'ai un endroit où je vais dormir, mais ce n'est pas une chambre. Il y a un tout petit lit en bois cassé, sans coussin, au matelas sans couvre-lit, et il n'y a pas de porte. On a juste mis un lit dans un des petits couloirs.

Décidément, personne ne me comprend.

Ils feront moins les malins quand je lâcherai ma Nation Gormiti contre eux.

Le cousin de Max et Lili se drogue. Le cousin de Max et Lili ne doit pas se droguer. C'est dangereux. Les adultes le disent. « Les drogues dures, à la première prise, ça peut tuer ou rendre fou, ce n'est pas pour rien que c'est interdit. ». Les adultes dans Max et Lili savent. Les adultes, c'est le père de Max et Lili, l'oncle de Max et Lili. Les adultes dans Max et Lili résolvent tout à la fin. Ils parlent avec l'enfant qui a un problème, tout est résolu, et tout le monde a appris une bonne leçon, et l'album s'achève, la vie reprend son cours. Le cousin de Max et Lili se droguait. Il a compris que c'était mal. Il ne se drogue plus. Tout redevient comme avant à la fin. Le cousin de Max et Lili ne se droguera plus jamais. Il relit le livre encore et encore. Pourquoi le cousin de Max et Lili arrête de se droguer ? C'est si mal que ça ? Il ne savait pas. Il ne comprend pas. Peut-être que l'oncle de Max et Lili, le père de Max et Lili, devraient venir voir ses parents. Il tente de leur dire, à ses parents. Il a lu ça dans Max et Lili. Ses parents rigolent et lui suppriment ce livre. Ils le jettent. Il ne lira plus des bêtises pareilles. Il verra, quand il sera adulte. Tout le monde se drogue dans la vie. C'est comme ça. Plus tard, il se droguera aussi. Il ne le sait pas ? Il est vraiment idiot. Il ne s'en doute pas encore, c'est pour ça. Et puis, ça ne fait pas de mal, c'est très sain, c'est très libérateur, parfois, même, c'est des plantes, c'est naturel, c'est parfait.

Il demande à ses parents pourquoi il ne doit pas le dire à l'école, si c'est si bien que ça. Ses parents disent que les gens ne comprennent pas. Fermeture d'esprit.

Un jour, tout s'est arrêté, il n'y a plus eu de parents, on a emmené l'enfant ailleurs. Il n'avait pas grand-chose dans son sac, juste sa collection de Gormiti. On lui a donné d'autres parents, d'autres grands-parents, une chambre, aussi. Il n'en avait pas avant. Il a été heureux, et il a compris, du même coup, qu'il ne l'était pas avant. Un jour, dans sa paisible vie, il retombe par hasard à la bibliothèque sur « Le cousin de Max et Lili se drogue ». Sa mère lui demande : « tu veux l'emprunter ? » et il répond « Non, je ne préfère pas. »

Ma chambre ? Ma chambre... j'ai une chambre. Pendant longtemps, je n'en avais pas. C'est une chambre bleue. La porte est blanche. La moquette est bleue. Le lit est très vaste, c'est un lit pour deux, mais c'est une chambre d'enfant. J'habite dedans, je ne peux pas dormir ailleurs que sur un lit deux places. Il y a une machine à coudre dans un des coins. Un bureau bleu. Le coffre à jouets est bleu également. Ma collection de Gormiti sur l'étagère. Une bibliothèque pleine à craquer de livres d'où pendent des peluches. Un jour, il faudra rajouter une deuxième bibliothèque.

Un jour.

Il y a une lampe à lave sur le bureau. Il y a des petits fauteuils en forme de nounours, une télé et une console. La télévision n'a pas les chaînes, elle ne sert qu'à jouer à la console. La console est peut-être une Nintendo 64. Il y a une vaste armoire, belle, remplie de vêtements, qui fait un peu comme une autre pièce, je ne sais pas trop comment ça s'appelle. C'est une suite parentale, je ne sais pas ce que veut dire ce mot, pas tout à fait, mais je l'aime bien. En tout cas, je l'emploie ici pour dire qu'il y a une salle de bain attenante à la chambre. La salle de bain est vaste, avec une baignoire, un miroir, des serviettes propres.

Aujourd'hui, je suis à l'école. Comme tous les jours. Et la question vient.

« Pourquoi t'es bizarre ? »

Je ne sais pas quoi répondre, d'abord. Puis je dis :

« Parce que j'aime bien ça. »

Mais je ne savais pas que j'étais bizarre. Elle me l'a appris au moment où elle me l'a dit. Si elle avait posé sa question autrement, je ne lui aurais pas répondu. Mais elle n'a pas l'air de se moquer. Elle a l'air de se poser la question, pour de vrai. Son regard bleu et triste me fixe. Elle aussi, elle est différente des autres.

« Ben oui, me dit-elle, mais pourquoi t'es bizarre ? Pourquoi tu fais... les trucs que tu fais ? Pourquoi quand t'es en cours, tu lis ?

- Parce que j'aime bien lire.

- Pourquoi tu collectionnes les Gormiti ?

- Parce que je les aime bien.

- Pourquoi t'es... je sais pas, comme t'es ? Pourquoi t'es bizarre ? »

On dirait qu'elle ne comprend pas. Réellement. Si elle avait posé sa question avec plus de distance ou avec méchanceté, j'aurais peut-être répondu très différemment. Mais elle me le demande, sincèrement. Elle cherche à élucider quelque chose. Et je sens qu'elle est triste. Je sens qu'elle est tellement triste.

« C'est vrai que tes parents, c'est pas tes vrais parents ? Ils sont où, tes parents ? »

Je réponds :

« Je ne sais pas. »

Et c'est vrai. Je ne sais pas trop où ils sont, mes vrais parents, je ne les ai plus jamais revus. Il me semble qu'on m'a demandé si je voulais les voir. Il me semble que j'ai dit non. Mais il me semble. Des fois, il y a des choses que je ne sais plus trop, que j'oublie un peu.

Je lui demande. Comme une vraie question, moi aussi.

« Ça te dérange que je sois bizarre ? Tu veux que j'arrête ? »

Je me rends compte que pour elle, je pourrais arrêter. Juste pour ses yeux. Et elle me répond quelque chose de très simple :

« Non. Pas du tout. »

Et je me sens un peu plus léger.

Juste un tout petit peu.

Aujourd'hui, y'a un pique-nique. Il fait très beau. Il y a énormément de soleil partout. Dans ma tête, aussi, c'était plein de soleil.

Je n'avais plus peur de tomber dans la piscine et de mourir, je n'avais plus peur de mourir. La vie est agréable, le melon me coule des doigts. La piscine est bleue. Les insectes chantent, je les entends. Il y a tellement, tellement de soleil. Le soleil est rentré dans ma tête, j'aurai voulu que cette après-midi devienne le monde entier et ne se finisse jamais. J'ai bu beaucoup de limonade. C'est tellement bon, comme si ça rentrait dans mon cœur. En classe, la maîtresse nous a parlé du paradis dans la mythologie grecque, avec le nectar de l'Olympe, qui est la meilleure boisson au monde. Eh ben moi, à chaque fois que j'imaginerai le goût de ce nectar de l'Olympe, il aura le goût de cette limonade.

Je me sens pas comme ça souvent. Je comprends pas. C'est bizarre. Je me sens présent. C'est tellement fort. J'ai du soleil plein la tête. Je suis presque comme quand j' imagine la vie si j'étais Empereur Romain et que plein d'esclaves m'apportaient des grappes de raisin.

Qu'est-ce qui peut arriver de mal ?

Rien. Le monde est plein de soleil.

SOUFFLE EMOTIONNEL



*L'enfant
n'avait pas
la faculté
de comprendre
la complexité
des émotions des autres
ni ses propres manières de réagir.*

Il lui arrivait donc d'être maladroit ou bien d'être trop honnête et frontal, dans ses paroles particulièrement. Des raisonnements, qui pour nous aujourd'hui paraîtraient complètement incompréhensibles, se fondaient sur des logiques improbables mais rationnelles pour lui. Son imaginaire, surdéveloppé selon nos experts, inventait ce qu'il ne comprenait pas. Ainsi, en faisant un important effort d'ouverture pour passer au-delà de l'ignorance évidente de ces êtres, on peut comprendre que se cachait aussi un pouvoir extraordinairement innocent de rendre le banal plus beau par un imaginaire débordant.

Cette pièce manque de chaleur. Les murs blancs mériteraient un brin de couleur. Le tapis est gris foncé, le bureau marron, couleur bois. En somme, une chambre tout droit sortie d'Ikea. La présence du calendrier Clairefontaine s'inclut à merveille dans cet ensemble neutre.

Puis, qui a une salle de bain comme celle-là à cet âge ? Accessible par une élégante antre arrondie, on peut y distinguer un lavabo propre avec, pour seule folie, un verre Cars et une brosse à dents orange. Une grande douche moderne trône au milieu de la pièce accompagnée d'un savon Dop odeur tagada sur le sol carrelé.

On pourrait comparer cette chambre à un studio parisien tellement sa grandeur est déraisonnable. Mais non, le tableau qu'offre cette pièce est bien la chambre d'un enfant, « G A B R I E L » selon l'écriteau sur la porte. Des détails subtils aident à y croire : la couette d'un dessin animé sûrement très apprécié, ce même bureau bariolé de feutre, un papier de gâteau délaissé sur la table de chevet, une veilleuse de bébé sur la prise, ou encore le tableau d'un jeune enfant au mur.

« Moi, je m'appelle Gabriel mais je crois que j'aime pas trop qu'on m'appelle comme ça. Je préfère Gab moi. Ma Maman a décidé que j'allais naître le premier janvier comme pour dès le début me mettre la pression d'être toujours le premier. Moi m'en fout d'être premier, mais bon, j'aime bien lui faire plaisir.

J'aime pas trop ma petite soeur. Elle fait que pleurer et se plaindre aux parents. On dirait qu'elle veut tout le temps qu'ils me crient dessus. Après, je vais dans ma chambre, je m'assois par terre mais très très près du miroir et je regarde tout au fond de mes yeux. Parfois j'arrive à voir la tour Eiffel qui scintille. Et quand je la vois je sais que ça va aller, j'en suis même sûr, c'est ma météo du futur cette tour Eiffel. Les autres ils ne comprendraient pas. Tata Corinne l'autre fois elle a dit qu'on devrait m'inventer si j'existais pas. J'ai pas compris. Mais j'ai bien aimé, j'ai eu l'impression d'être quelqu'un de spécial.

Je le suis. Un peu.

Par exemple, j'aime bien aller au parc après l'école et chercher le meilleur caillou, il faut qu'il soit différent des autres que j'ai à la maison. Je les ai comptés j'en ai 162. C'est notre secret avec Loki, mon chien : je lui garde toujours un bout de gras de la cantine et lui, il a interdiction de dire aux parents pour mes cailloux. C'est mon meilleur ami.

Je suis un garçon simple je crois, enfin j'ai pas compris non plus ce que c'est vraiment d'être « simple ». Les filles à l'école, elles disent que je suis bizarre. Peut-être qu'elles ont raison, elles ont toujours plus raison que les garçons. Elles ont un plus gros cerveau aussi ça aide. Ça se voit parce qu'elles impressionnent la maîtresse plus que les garçons. Mais les garçons courent plus vite. Moi par exemple en CP, au cross, j'étais le dernier des garçons mais il y avait quand même plein de filles derrière moi. Et toi tu t'appelles comment ? ». Devant Gabriel, une jeune fille le regarde les yeux grands ouverts, abasourdie.

Ce matin mon réveil n'a pas besoin de sonner. Mes yeux sont déjà bien écarquillés. Mes pieds d'habitude engourdis sont aujourd'hui déjà prêts à fouler le sol pour rejoindre le salon. Fini les journées entières à attendre, à me dire « est-ce que j'ai été assez sage ? ». Mais Maman est claire sur les règles : il faut que Nini et moi soyons prêts tous les deux sinon on monte pas. Mais dans ma tête je pense juste au sapin avec sa grande robe brillante et les millions de cadeaux qui l'accompagnent. Je vois vraiment pas comment je peux attendre. Mais Maman elle comprend pas. C'est pas grave, j'ai toute la chaleur du Sahara dans mon cœur aujourd'hui alors rien ne pourra m'enlever mon sourire, le même que la dame de la télé dans la pub. Ma voiture rouge télécommandée, je vais avoir ma voiture rouge télécommandée, c'est sûr ! Ça fait rien si Papa m'a crié dessus la semaine dernière car j'avais lancé un caillou sur Pierre à l'école (c'était drôle), je vais l'avoir quand même. De toute façon, c'est pas Papa qui donne les cadeaux c'est le Père Noël. Je suis pas bête moi. Et puis il est même plus à la maison.

Je suis Usain Bolt lorsque je m'élance en courant jusqu'à la chambre de ma sœur à l'autre bout du couloir. J'ouvre d'une main décidée la grotte du monstre. Et là... Hein ? De l'eau sort tout droit de ses yeux bleus comme le ciel quand il va y avoir l'orage. Il pleut ? Je regarde le plafond. Non, non, ni fenêtre ouverte ni fuite d'eau. Là je sais pas quoi faire car c'est elle qui pleut. Maman a bien dit pas de cadeau tant qu'on vient pas ensemble. Sauf que là Nini je crois qu'elle est bien triste donc elle va pas venir. Est-ce qu'il faut que j'aille la voir ? Je veux ma voiture rouge télécommandée moi... Je m'approche du lit avec mon visage que j'espère le plus réconfortant (de l'extérieur une grimace bien déconcertante). C'est ce moment-là qu'elle choisit pour me crier partout dans les oreilles pour que je parte.

Je crois que j'aurais préféré rester dans mon lit finalement.

La Renault violette de Maman démarre enfin. Je l'aperçois, mon petit héros que je dépose par la pensée sur la ligne de départ. Il se prépare à commencer 3, 2, 1...C'est parti ! Il court pour ne pas se mettre en difficulté dès le début. Déjà il saute au-dessus de la poubelle du voisin. Oui c'est bon, de justesse ! Il a l'habitude, c'est le même chemin tous les jours... Là c'est la partie où il n'y a rien pour le déranger mais ce n'est encore que le niveau un. Les choses se compliquent ; la grande route, celle avec pleins d'arbres, de voitures et où je peux pas prévoir ce qu'il va arriver, c'est maintenant.

Il s'élance à toute vitesse, les sauts s'enchaînent. Il glisse pour passer en dessous d'un gros camion mais manque de loucher la mobylette. Ouf c'est pas passé loin ! Il continue avec courage, se surpasse malgré le vent qui l'empêche d'avancer...

« Chéri, tu sais que c'est Papa qui vient te chercher ce soir ? » demande la mère qui observe son fils par le rétroviseur. Il a le front collé à la vitre arrière de la voiture, une goutte de transpiration dégouline sur sa tempe et ses dents sont serrées d'un air hargneux.

Après un temps la mère répond au silence de son fils par une autre question :

« - Gabriel tu m'écoutes quand je te parle ? Autre silence.

- Ah Maman ! À cause de toi j'ai perdu ! J'allais battre mon record ! Oui je sais, c'est Papa comme tous les mardis ! Maintenant laisse-moi me concentrer. »

Si Maman s'endort dans sa belle robe, celle qu'elle avait mis pour son anniversaire et qui plaisait tant à Papa, Papa va revenir à la maison. En tout cas, Maman elle est belle donc Papa va venir la réveiller vu que c'est son prince.

C'est la maîtresse après la lecture qui a dit que l'amour c'est pour toujours si on y croit. Je l'ai dit à ma Mamounette. Elle est allée s'allonger dans son lit. Elle aussi elle a peut-être lu le conte de fée de la maîtresse. J'espère qu'elle va pas s'endormir aussi longtemps que la Belle aux bois dormants parce que j'ai faim moi quand même.

Je me suis assis pour faire mes devoirs mais en fait ça m'a trop fait peur cette histoire de princesse qui dort 100 ans. Donc j'ai fait un dessin avec un gros cœur orange au milieu avec le feutre qui sent l'orange, son préféré.

C'était moche. J'ai déchiré. J'ai changé de feutre. J'ai pris celui qui sent la rose car Maman c'est une belle rose. Ça m'a plu. Je lui ai donné. On a fait un bisous esquimau, ceux qu'on préfère tous les deux. Puis, elle m'a chuchoté « mon petit prince » en me grattant les cheveux.

Et je suis sûr que si j'avais été assis devant mon miroir, que j'avais regardé tout au fond de mes yeux, je l'aurais vu cette tour Eiffel.

Quand on avait perdu Pat il pleuvait, l'orage frappait, j'étais sous ma couette à m'entraîner pour battre Maman à Mario Kart. C'est Maman qui m'a juste dit qu'on le verrait plus. Pas grave il était trop vieux.

Je me disais « maintenant je vais pouvoir avoir un chiot à la place parce qu'ils vont croire que je suis triste, alors qu'en fait ça va ». C'est ce qu'il s'est passé, mon petit chiot Titus nous a rejoints pour Noël.

Je sais pas pourquoi je pleure aujourd'hui.

La Terre s'est arrêtée de tourner, les étoiles de briller.

Moi je continue à respirer.

Maman continue à respirer.

Même Papa est là et continue à respirer.

De la fumée sort de la bouche de Maman juste après qu'elle a descendu sa main, blanche et recroquevillée par le froid. C'est la première fois qu'elle entrouvre ses lèvres depuis ce matin.

Moi aussi je veux savoir quoi faire de mes doigts. Il y a quand même du brouillard quand je respire.

Il n'y aura plus jamais de brouillard dans la bouche de Papi.

Mais Papi il était pas trop vieux et on va pas le remplacer, il va pas revenir pour Noël.

MATIERE ANIMEE

Un autre phénomène a été mis à jour par les archéologues spécialistes du Temps d'avant le temps : à cette époque, les enfants se distinguaient également des adultes par leur capacité à animer toutes sortes d'objets.*

**du latin animare
« donner âme à »*



Il leur suffisait parfois d'un regard envers une créature ou forme fabriquée en matière synthétique pour faire surgir de riches dialogues au sein de leur cortex cérébral. L'endophasie, à savoir le pouvoir de produire une parole interne, étant extrêmement développée, les petits êtres pouvaient passer plusieurs heures seuls dans leur chambre, persuadés que la matière les entourant interagissait avec eux.

En entrant dans la chambre, il est recommandé de courber la nuque ou de plier les jambes si vous faites plus d'un mètre cinquante pour éviter de vous cogner le sommet du crâne. C'est une douleur humiliante : la petite habitante de la chambre ne manquera pas de rire si cela vous arrive. À l'intérieur de la pièce, vous pouvez vous déplacer à quatre pattes ou juste vous asseoir au centre sur la mini chaise en bois et observer. Levez la tête au plafond. Des formes y sont collées (étoiles, cœurs, fusées, citrons et têtes de lapin). Éteignez la lumière. Les formes brillent. Rallumez la lumière. À gauche, il y a un lit ovale. Sa coque, fabriquée dans le même bois que la chaise, contient un matelas, une dizaine d'oreillers et des draps emmêlés. C'est un lit bateau en attente du départ pour l'aventure. Il n'obéit qu'à la voix de la petite habitante. Quand celle-ci dit berce-moi, le lit a ce mouvement d'oscillation qui déclenche le sommeil. Quand elle dit stop, il s'arrête. À droite, c'est la bibliothèque. Les couvertures des livres sont rangées selon un nuancier. Choisissez une couleur, vous trouverez votre histoire. Au pied de la bibliothèque, de petits animaux gisent par terre. On dirait qu'ils se sont échappés des livres.

La petite habitante de la chambre tient le nouveau jouet entre ses mains. Elle pense : il est bizarre. Il n'a pas de corps. C'est juste un visage en plastique. On peut voir que le jouet se réveille car un sourire bleu lumineux apparaît au milieu de sa face unique. *Salut ! Comment tu t'appelles ?* La petite habitante est surprise. Je dois dire mon nom à ce machin chose ? Comment tu t'appelles toi-même. *Salut comment tu t'appelles ?* répète le jouet. La petite habitante soupire. Oui oui j'ai compris, je vais me présenter en numéro un. Salut Machin chose, je m'appelle Ida j'ai 6 ans et j'ai une dent qui bouge. Le jouet sourit de toute sa lumière bleue. Tu veux savoir d'autres affaires ? Les yeux du jouet se ferment et s'ouvrent. Je ne sais pas lire mais je fais comme si je savais, la soupe à la tomate c'est vraiment dégoûtant, j'ai recraché en disant « dégoûtant », c'est pour ça que maintenant je dois rester dans ma chambre. Mamie m'a dit tu es punie mais je ne comprends pas pourquoi on est puni quand c'est dégoûtant.

Ce n'est pas tellement de ma faute si c'est dégoûtant.

J'aime bien ce mot dégoûtant dégoûtant dégoûtant et aussi j'adore mon lit qui bouge et j'ai un petit peu peur la nuit. Un tout petit peu. Voilà Machin chose tu sais tout.

Le sourire de Machin chose devient rose. Ida rigole. T'es rigolo toi. Tu veux jouer avec moi ? Viens, on punit les autres. Nounours a craché le bonbon et il a dit dégoûtant. Il est puni. Il doit rester sur le lit. Tu ne bouges pas Nounours, tu regardes par la fenêtre. J'ai dit quoi ? Tu n'écoutes pas, vilain Nounours. Je vais t'enlever un œil. Je vais mettre le bonbon craché tout collant à la place de ton œil. Machin chose se met à produire une musique. Ida rigole. On chante une chanson à Nounours, Machin chose ? Dédé-dé. Gougou-gou. Tantantan. Pendant toute la chanson, Nounours continue de regarder par la fenêtre. On dirait qu'il est triste.

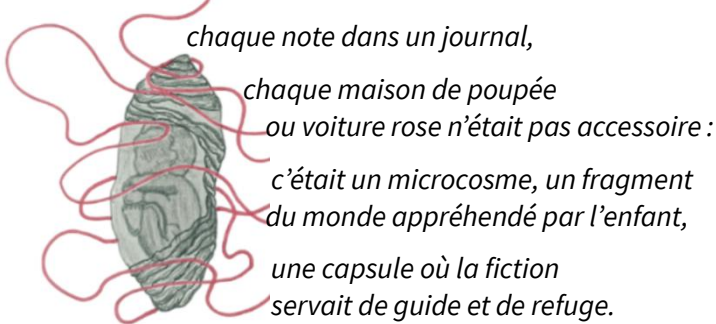
Il fait de plus en plus sombre dans la chambre. Machin chose fait wizzz avec son sourire bleu et rose. Ida fait toc toc toc y'a quelqu'un qui respire et qui digère derrière le sourire ? Nounours, lui, commence vraiment à faire peine à regarder la fenêtre avec son air triste. Machin chose ne répond rien. Ida soupire. Nounours va finir par pleurer de vraies larmes de crocodile ou quoi ? La nuit tombe derrière la fenêtre. Machin chose a beau sourire, sa lumière n'éclaire que des miettes. On n'y voit rien. L'interrupteur de la chambre est trop haut. Personne ne vient. Machin chose, Ida et Nounours sont seuls au monde. Il est temps de se serrer les coudes. Ida réfléchit. Machin chose n'a pas de coude. Il n'a qu'un visage. Alors la petite habitante prend tous les visages, même celui de Nounours et les colle contre ses joues. Sous les draps chauds du lit bateau, c'est la fête du bisou. Nounours a laissé tomber son air triste. Les embrassades envoient des étincelles dans l'obscurité de la chambre. La nuit se transforme. C'est une citrouille qui devient carrosse et emmène les nouveaux amis au bal. Ida choisit une robe de visage pour Machin chose, une robe de joie retrouvée pour Nounours et une robe de petite fille normale pour elle. Ensemble, ils partent. L'aventure les attend.

Ida n'est plus dans la chambre. On l'a obligé à marcher jusqu'aux confins du royaume. La voilà en territoire inconnu dans un grand bâtiment plein d'escaliers et de couloirs qui sentent le produit vaisselle. Ida observe. Il y a une caisse à l'entrée de la classe. C'est une sorte de dépotoir à doudous. On les y a jetés comme de vieilles chaussettes et ils forment un tas mou de bras, de moustaches et d'oreilles mélangées. Ida a envie de dire « dégoûtant » mais elle ne sait pas si ce mot est interdit ici aussi. Il vaut mieux fermer sa boîte à camembert. Elle sert Nounours contre son cœur. S'il voit le dépotoir à doudous, c'est sûr : il voudra partir. Déjà qu'il était moyennement motivé pour l'accompagner. *Ida, tu laisses ton doudou et tu entres dans la classe ?* Zut. Madame Natacha nous a repérés. Ida chuchote à l'oreille de Nounours. Je vais devoir te laisser vieux frère, s'il te plaît ne fait pas la tronche, ce ne sera pas long. Qu'est-ce que tu crois ? Moi aussi j'ai les chocottes, mais maman m'a dit : Madame Natacha ne mange pas les enfants. Je suppose qu'elle n'avale pas non plus les doudous. Vous avez le pelage qui bouloche et le ventre plein de mousse synthétique. Allez courage, bisou.

Ida dépose Nounours le plus délicatement possible dans la caisse et entre dans cette nouvelle histoire qui s'appelle école.

MERVEILLEUX MICROCOSME

Chez l'enfant du Temps d'avant le temps, la fiction n'était pas un simple divertissement. Elle constituait un espace de survie et d'exploration, un laboratoire pour comprendre le monde. Livres, histoires inventées, dessins ou chansons agissaient comme des instruments d'analyse : ils permettaient de transformer peurs et questions en récits, d'ordonner le chaos des émotions et des objets autour de soi. L'imaginaire, intensément actif selon les observateurs, produisait des effets mesurables sur le développement émotionnel et cognitif : la peur devenait aventure, la solitude devenait dialogue, et le banal devenait merveilleux. Chaque récit,



chaque note dans un journal,

chaque maison de poupée

ou voiture rose n'était pas accessoire :

*c'était un microcosme, un fragment
du monde appréhendé par l'enfant,*

*une capsule où la fiction
servait de guide et de refuge.*

Les murs étaient d'un vert timide, dissimulé sous une quantité exagérée de posters, d'autocollants et de pages arrachées de magazines.

En face, une armoire : le seul meuble encore incolore. Elle contrastait avec le bureau, dissimulé sous un chaos de crayons et de photos, et dominé par un journal intime épais, violet, scellé comme un coffre au trésor qui semblait contenir toute l'histoire du monde.

Un peu plus loin, dans un coin, reposait une grande maison de poupée. De l'extérieur, elle paraissait belle et bien construite, mais en y regardant de plus près, on voyait que le premier étage s'affaissait sur le rez-de-chaussée et que l'intérieur était recouvert de poils de chats.

À côté, une petite voiture rose était soigneusement garée sur une boîte à chaussures, comme pour la protéger de la saleté du sol. On devinait qu'elle avait une importance particulière.

Se déplacer relevait du défi : des vêtements, des jouets et, étrangement, des ardoises oubliées jonchaient le sol. Ce qui attirait surtout le regard, c'était le mur de livres au pied du lit. Le lit était d'ailleurs recouvert de peluches, d'une couette bleue et de deux coussins sous lesquels étaient cachés une photo et une BD. Non loin, un berceau en bois se tenait là, vide, dépourvu de draps et de coussins, comme un silence au milieu du tumulte de la chambre.

Et c'est là que le monde commençait.

Argh ! J'aime pas les chaussures que papa m'a choisies pour la rentrée. Les autres vont se moquer de moi. J'ai même pas envie d'aller à l'école, moi. Et puis maman avait dit qu'elle me brosserait les cheveux... Il est déjà 7h40 et maman est nulle part.

J'ai mal au ventre. J'ai peur de pas réussir à me faire des amis, mais ça je peux pas le dire à papa, il est trop content pour moi.

Papa me fait répéter ma présentation à la classe et je trouve ça trop ennuyeux : « bonjour, je m'appelle Davina, j'ai 9 ans, je suis contente d'être à l'école, j'aime apprendre de nouvelles choses et j'ai hâte de me faire de nouveaux amis. »

Moi, je dirai autre chose.

Je dirai : « j'aime lire le soir dans ma chambre, assise sur mon lit, la lampe allumée sous la couette, avec mon chat collé contre moi, j'arrête de respirer à chaque fois que j'entends des bruits de pas. Je déteste les mathématiques, même si mes cahiers sont bien rangés dans mon bureau. Violetta est ma série préférée et elle commence tous les jours à 18h sur Disney, alors il vaut mieux que la maîtresse nous laisse sortir à l'heure. »

J'aimerais dire aussi : « j'ai un bébé frère qui pleure beaucoup, un chat qui dort toujours dans mon lit, et que j'aime mon papa et ma maman, même si parfois ils m'énervent. Bref... moi, je suis tout ça, pas seulement la présentation que papa a inventée. »

Mon cartable est prêt, je me dépêche, je me dépêche ! Faut pas qu'elles commencent encore sans moi, ou pire qu'elles me remplacent comme la dernière fois. J'arrive essoufflée dans la cour, tout le monde est là en cercle. Les filles sont au milieu, elles ont l'air agacées. « Tu seras Camilla », elles me disent. Je veux pas être Camilla... Je suis toujours Camilla et c'est la moins jolie.

On se met en place. Sara est Violetta, comme toujours. La plus jolie de l'école, au centre. À côté, il y a Sandra, elle c'est Francesca. Et après, il y a moi. On commence à chanter et à danser exactement comme dans la série. Toute l'école nous regarde. J'ai trop peur de me tromper dans les paroles, ou pire, de tomber. Je me concentre. Papa dit toujours que quand je panique, je bousille tout.

Les garçons sont autour, ça me fait rigoler. Sara les a engagés pour être nos gardes du corps pendant le concert du mercredi après le déjeuner.

En échange, on promet de ne pas essayer de rentrer dans leurs équipes de sport. La chorégraphie finie, on fait une révérence devant notre public qui nous acclame fort. Les filles sont contentes, stéréo d'applaudissements ! Moi aussi, je suis contente d'être avec elles, même si le jeu est compliqué.

Même la maîtresse est là, elle nous regarde. Peut-être qu'elle veut participer ? Je sais pas si Sandra acceptera... Beaucoup de filles veulent jouer avec nous, mais Sandra les repousse toujours. Elle dit qu'elles ne sont pas assez cool. Je ne trouve pas ça gentil. On reste à côté, mais je disparaîs quand tous les amoureux de Sara débarquent. De toute façon, moi ce que je préfère c'est danser et chanter avec les filles.

Il est 18h30. Aujourd'hui, papa était plus en retard que d'habitude. Je regarde les voitures passer à travers la vitre. Le bruit de la radio m'efface. Je ne suis plus là. J'ai eu un bon point en français. Papa ne le sait pas. Il a l'air agacé... mais pas comme d'habitude. Aujourd'hui, papa a l'air différent. Il n'a jamais été comme ça.

Je ne suis plus là.

Il me rappelle moi, quand je me fais prendre à mentir par la maîtresse. Papa, lui, ne ment pas. Pourtant, aujourd'hui il tremble. Il ne sourit pas. Ses yeux sont fixés sur la route. Il ne me regarde pas.

Je ne suis plus là.

Je ne comprends pas. Et j'aime pas ne pas comprendre. Je me sens fâchée, en colère. Pourquoi il m'ignore ? Il ne m'aime pas, c'est ça ? Il préfère mon frère, je le sais. Ou peut-être que j'ai fait quelque chose de mal ? Je pensais avoir rangé ma chambre. Tout d'un coup, j'ai peur. Peur d'être punie. Je ne veux pas être punie. Je ne sais pas quoi faire. Je me sens piégée. La ceinture m'empêche de respirer. Les vitres qui me séparent du dehors sont sales, je n'arrive plus à y voir clair. Il y a trop de bouchons. Les voitures n'avancent pas. Le temps s'arrête. Ma respiration aussi.

Trop de pensées.

Mon cœur bat fort mais pas comme la veille de Noël, quand je me cache pour ouvrir mon cadeau. Non.

Il bat fort comme le jour où papa a dit que papi était parti au ciel. Et si quelqu'un d'autre était parti ? Pourquoi tout le monde part ? Il fait trop froid. Pourtant, mes jambes brûlent. Elles sont lourdes. Mon siège m'avale. Je ne peux plus bouger. Je veux crier. Pourquoi papa ne dit rien ? Je pleure. J'étouffe. Je suffoque.

« Papa... pardon si j'ai fait quelque chose de mal... »

Il me regarde.

Il pleure.

Je ne comprends pas. Papa ne pleure pas. Jamais. Il arrête la voiture. Il me détache. Il me prend dans ses bras. Il m'embrasse. Je me sens mieux. Je respire. Le sang revient. J'ai encore peur... mais un peu moins.

On reprend la route.

Les voitures roulent à leur vitesse ordinaire. Mais moi, je ne comprends toujours pas. Un peu plus tard, on arrive à la maison. Le couloir sent le dîner qui mijote, et tout paraît un peu plus calme. Les vitres sales de la voiture sont loin derrière nous. Papa pose mon frère sur le canapé, et maman nous sourit, comme si elle savait tout ce qui s'est passé sans qu'on ait besoin de parler. « Installez-vous sur le lit, dit maman. Ce soir, on va vous raconter une histoire. » Mon frère, mon chat et moi grimpons sur le lit. Tout d'un coup, le monde se réduit à cette chambre, à ce lit, à eux. Les soucis, les peurs, les embouteillages... tout semble s'évanouir. Pour quelques minutes, la famille est parfaite, et c'est mon moment préféré.

Papa commence : *« Il était une fois, la princesse au petit pois dans un grand château au bord d'un rond-point. La princesse voulait se pacser avec un prince. Mais pas n'importe quel prince ! Elle voulait un vrai prince : gentil, poli, respectueux, et surtout... qui range ses chaussettes. »*

Alors, la princesse partit à sa recherche. Elle fit le tour du royaume. Elle rencontra plein de princes : des princes musclés, des princes bavards, des princes très sûrs d'eux... Mais il y avait toujours quelque chose qui n'allait pas : l'un parlait trop fort, l'autre voulait déjà cinq enfants, un autre ne croyait pas qu'elle pouvait être reine et indépendante. Alors la princesse rentra chez elle, un peu triste.

Elle se dit : Peut-être qu'un vrai prince, c'est comme la retraite : tout le monde l'attend, mais personne ne sait quand ça arrive.

Ce soir-là, le ciel devint tout noir. Le vent soufflait, la pluie tombait, le tonnerre grondait ! Toc toc toc ! Quelqu'un frappait à la porte du château. La princesse ouvrit. Sur le pas de la porte, un petit prince trempé jusqu'aux os souriait timidement.

- Bonsoir, dit-il. Je suis un prince, et je cherche un abri.

La princesse le regarda de haut en bas. Il n'avait pas de cape brillante, pas de carrosse doré, pas d'air prétentieux. Juste un parapluie cassé et un grand sourire.

- Très bien, dit la princesse. Entre, mais je dois m'assurer que tu es un vrai prince.

Elle le fit entrer, lui offrit un chocolat chaud, et lui posa tout un tas de questions :

- Tu aides à faire la vaisselle ? Tu respectes les gens ? Tu écoutes quand quelqu'un parle ? Et tu penses qu'une princesse peut sauver un prince, toi ?

Le petit prince répondit doucement :

- Oui, bien sûr. Pourquoi pas ?

Alors, pour en être sûre, la princesse décida de le mettre à l'épreuve. Mais au lieu du petit pois sous vingt matelas, elle glissa sous son oreiller quelque chose de bien plus redoutable : une liste de courses, un devoir à rendre et une alarme qui disait : « Penser à tout ».

Le lendemain matin, le prince descendit les yeux cernés.

- Je n'ai pas fermé l'œil ! soupira-t-il.

- Ah bon ? Pourquoi donc ? demanda la princesse en souriant.
- Je n'arrêtais pas de penser à tout ce qu'il fallait faire !

Alors la princesse sut qu'elle avait enfin trouvé un vrai prince. Pas parce qu'il avait senti le petit pois, mais parce qu'il avait compris le poids.

À ce moment-là, ils ne se marièrent pas, mais ils apprirent à partager le caddie, les courses... et un peu leur vie. »

Après ce moment de bonheur, mon frère dort déjà. Papa et maman veulent avoir « une conversation d'adultes » avec moi. Je ne sais pas trop ce que ça veut dire, alors je hoche juste la tête. Ils parlent doucement, comme si leurs mots pouvaient se casser. Moi, j'écoute. Je comprends que quelque chose a changé. Dans ma tête, il y a une lumière qui clignote avant de s'éteindre.

Deux heures plus tard, c'est l'heure de dormir. Je pars dans ma chambre. Je regarde les murs : ils ont l'air plus froids que d'habitude. Même la lumière semble avoir peur. J'enlève mes chaussures doucement, pour ne pas déranger la maison, pour ne pas déranger maman, pour ne pas déranger le monde.

Dans ma chambre, mes jouets sont là, immobiles, comme s'ils m'attendaient. Mon lit a gardé ma place, mais mon cœur, lui, ne sait plus où s'asseoir. Alors, j'ouvre mon journal. Lui, il ne crie jamais, ne pleure jamais, ne tremble pas. Il écoute.

« Cher journal,

Cela fait un moment que je n'ai pas joué avec ma maison de poupée. Ma voiture rose, je l'ai égarée. Elle doit se trouver quelque part sous le lit, entre la poussière et les livres. Le berceau est maintenant dans une autre chambre. Je vais souvent lui rendre visite. Je n'aime plus trop l'école. Les mercredis, je ne joue plus avec Sarah et Sandra. Les mercredis à midi, je vais au parc avec papa. Il m'achète une glace et me parle de choses compliquées. Il n'y a pas une douleur que la glace ne saurait soulager. Il paraît. Mon petit frère n'est plus un bébé, mais il pleure toujours beaucoup. Mon chat dort encore dans mon lit.

Papa et maman... papa et maman, je crois qu'ils ne sont plus très heureux. « C'est compliqué », il paraît. Tous les matins, je me réveille à sept heures. Je dois préparer mon petit frère avant que papa ne passe nous emmener à l'école.

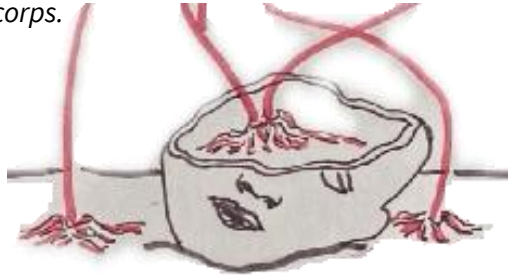
Tous les matins, je suis en retard. Tous les matins, la directrice me gronde : « Une enfant comme toi ne va jamais réussir. » La journée, je me concentre en classe : c'est important, il paraît. Le soir, je n'ai plus le temps de regarder Violetta.

Maman aime quand je lui lis mes textes. Elle dit souvent que, quand je serai grande, mes mots guériront plusieurs personnes. Alors j'écris tous les soirs, sans m'arrêter. J'écris pour que maman guérisse. Quand je manque de mots, je lis, ou j'apprends ceux du dictionnaire. J'aime voir ma maman sourire. J'aime quand mon frère ne pleure pas. J'aime quand papa est là. C'est à moi d'arranger les choses, il paraît. »

UNIVERS ONIRIQUE

La « sieste » était un temps obligé de la journée de l'enfant, coupée par cette deuxième nuit. Des témoignages affolants nous racontent que les petits êtres vivaient plusieurs vies dans leur sommeil. On appelait « rêve », cet état second où des visions délirantes, voire démoniaques prenaient possession de leur corps.

*Leur mental aussi
était contaminé
par ces pensées
spectrales et
psychédéliques.*



Comment l'enfant se reposait-il lors de ces « siestes » ou de ces « rêves », que nous rapprochons dans nos analyses des personnes souffrants de troubles addictifs liés à l'abus de dangereuses substances psychotropes ?

Lorsqu'on activait la poignée farceuse en laiton âgé, les doigts s'engluaient sur sa rouille résineuse. En secouant la main poisseuse, on passait le pas de la porte grincheuse. On hésitait à baisser la tête sous l'effet voûté et bas du plafond. S'engouffrant dans la tanière, une odeur de cuir d'abord : celle d'une petite bête. Des grignotis, des grignotas sur les lambris, aux murs des lambeaux de mots effacés et tralala de coloriations tachetés. Les ombres opulentes s'amusaient avec quelques feux follets affolés, fuyant vers la peinture forêt. Au ciel, le bleu d'orage grondait des petits nuages « Dispersez-vous, dispersez-vous ! En rang mes amis ! Voulez-vous cesser ce saute-mouton ! ». Et eux n'ayant que faire des bonnes manières, en équilibre dans le vide, bondissent à cœur joie par-dessus les feuilles gribouillées ; le chapeau de raphia couleur des blés ; la flûte d'argent ; « Misère ! Allons donc, mais sautez plus haut ! Attention aux orteils ! » ; les petits animaux doux-doudou, lapin, ours, éléphant ... pétrifiés par le grand froid qui tombe au-dehors ...

Sous les carreaux de la fenêtre trône la malle ouverte. Elle fait penser à l'un de ces coffres qui suivent les personnes remarquables, avec un miroir à l'intérieur. Dans son reflet, le grand lit blanc défait en fond : la culotte, un pyjama étoilé noyé dans les vagues plis, des habits à maman, son béret, engloutis eux aussi. Des cheveux morts forment, si l'on approche les yeux du parquet, une jonchée, un duvet invisible, menant vers l'assoupie. Et levant le regard à l'est, l'odeur de fruit séchés, de pomme et d'herbes folles envahissait les narines, ensorcelant le regard qui se laissait flotter sur les grains de poussières poussés par la lumière. L'attrape-rêves en perles d'arc-en-ciel est suspendu au clou de pacotille au-dessus de la tête du lit. Il a peur de se laisser tomber et que les cauchemars engloutissent la pièce, alors il tient bon pour elle. Sur la table de nuit, ancienne caisse bois de vin, se fanent en bouquet des fleurs sauvages, et au pied de la boule lumineuse, une branche de farigoulette trône fraîchement et parfume le réveil.

Je suis une petite fille de la pluie. Flic flac. Elle tombe en rideau sur mes épaules costaudes pour me tisser une couverture contre la vie. La pluie est mon amie infinie. Elle me bat toujours à la course. Quand j'ai peur, je me faufile entre ses gouttes. Flic floc. Elle irradie mon visage. Elle pleure avec moi. Elle bat la terre de sa colère quand ça ne va pas. Plic plac. Elle ne me dit pas quoi faire. Elle m'observe, bienveillante. J'aime sa tempête. Sa mélancolie est une joyeuse compagnie. Quand je serai grande je serai une mariée de la pluie.

Debout là-dedans ! Il est l'heure d'ouvrir ma boutique nomade ! J'arrête de faire la marelle à cloche-pied sur les pneus. On me parle à moi, mais le monsieur m'impressionne, il a du poil dans la narine. Vite. Tourner les talons, pointes. Courir loin. Maman cuisine et moi j'appâte les clients. Petits, petits ... à nous ! Là-bas : une fille sourit, je le prends pour moi. J'enclenche la septième. Vite, vite ! Courir cette distance qui me sépare d'elle. Mais je m'arrête plus, qui court ? STOP les jambes ! Je file sur le terrain vague de la plage, zigzague entre les débris de verre, les fils de fer, les bouteilles de plastiques. Le restaurant « c'est le meilleur de la plage », c'est mama la meilleure. Je pile aux pieds de la princesse, elle est drôlement étonnée. C'est parti ! Action ! Alors : j'ai des glaces à la vanille, coco, qui piquent, ananas, mangue, qui puent, orange ... non y'a plus ... Tu veux quoi ? Je prends et je donne. Fffrr ça fait froid, j'aime pas. Beurk, beurk, s'en débarrasser. Contresens, démarrage, un, deux, partez ! Qui court le plus vite ? J'avance à gros gogo, plus vite qu'en pédalo. Je rame des pieds et des mains. Ça fend l'air. Cap vers le prochain poisson. La tête haute comme a dit tata. Main en visière ... Là, la madame ! Je tire ma boutique par la corde. Traînée sur le sable noir elle fait des rails de train dans mon dos. Tiens, c'est pour toi, la fleur au gros bouton rouge. Clin d'œil. Ça plaît toujours. Hé ! Tu veux quoi ? Je regarde mais c'est vide ... À plus ! Vite, vite ! C'est lourd à traîner mais elle démarre au quart de tour ma boutique. Elle s'envole derrière moi, elle fume. Y'a une ombre qui me poursuit. J'ai peur. J'adore. Je suis la reine des vendeuses. En garde ! Stop. « Hé ! Ma caisse » dit mama, « Babou ! Amène le bac à fruits ! ».

Elle aime pas quand elle se répète. Oh non, pas déjà ... Attends ! Il me reste une glace à vendre !

Je plante mes dents, je me planque dans ma bouche. Goût de métal au fond. Est-ce que ça a ce goût de croquer un cafard ? Immobile. Dans mes yeux, dans les deux, je dégringole. Je me vois tomber en arrière. Une fois, je suis tombée du toboggan en arrière. J'ai tapé le sol. J'avais le bout de métal dans la jambe et le sang dans la bouche. J'ai crié. Là, je dis rien. Parce que j'ai pas peur, j'ai honte. Mais ça ressemble. Je les classerais à trois points d'écart. Je tombe dans le rire des adultes qui me découvrent. Je tourne à la renverse, bébête, le dos parcouru d'une fourmilière. Je suis au milieu des grands garçons qui ont moqué mon spectacle. Ils me piétinent avec leurs bouches qui se rient dessus. Je bous de ma honte. Je vois une souris rentrer dans son trou sur la terrasse. Je rentre dedans. Le rideau de velours tombe sur mes joues, à l'intérieur, des alarmes rouges se déclenchent partout où la chaleur monte. Les paumes. L'estomac. Les tympanes. Mais ma petite frange frondeuse passe sous les râles des hommes-hyènes, qui s'étouffent de moquer une petite chose. Fiers de découvrir mon monde par hasard et de le tordre dans leurs méchants rires. Je les vois se contorsionner sur leurs chaises alors que ma honte me pointe du doigt. Elle me pousse de ses épais sourcils dans une cage rouge, et m'oblige à rôder, prisonnière derrière des barreaux invisibles. C'est alors que je décolle et que je la vois qui s'envole : une libellule vole, frôle mon front, chatouille mon menton, me montre la sortie. Par la fissure de la fenêtre. Elle s'élève loin, elle, sort de l'arène de la pièce, vole la vedette. Mais ils sont tous trop occupés à se moquer pour la voir. Tous mes doigts sont bloqués, ma mâchoire et ma tête, verrouillées. La clef tournée à grand tours, je la gobe, comme le serpent qu'a gobé la souris, qu'a été gobé par le chien. Je bouillonne sans bouger, sauf l'auriculaire. Lui qui salue la libellule, je me concentre sur lui. Figée. Je suis petite guerrière sans tête. Mon petit doigt seul est mon bouclier. Mon corps se détache de moi. Je pense à la statue de la déesse dans le bois. Je pense qu'une de ses flèches m'a piquée sur place.

Un coup de honte ça fait comme le tapotement de la main de grand-père sur la tête. En plus des mots qui rabaissent. Ça me plante quelque part où je n'ai pas choisi. Nulle part. Moi j'envie la libellule dehors. Ce n'est pas gracieux, sinon odieux le torrent de leurs regards. J'ai dérangé ma place, qui répand ma trace dans les angles, les rainures, les trous partout. D'où l'abeille s'envole. Et je la suis, vers le champ, je la suis, je suis, elle, vers la fleur qui rougit, dans le creux du duvet, sanctuaire chaud, je baillerais, et la bulle dans ma gorge pourra imploser.

Je pars dans la forêt aux champignons. Je salue le champignon géant, tout blanc craie. Sur son chapi-chapeau de gros points rouges. Je me suis déjà déguisée avec des petits boutons partout. Mais il effraie mon chien-loup Malou. Alors je lui fais des bisous sur le museau. Tu sais pourquoi on est malade Malou ? Chapo il sort de la terre rien que pour nous. Sauf le mercredi, le samedi et le dimanche. Il dort. Il ronfle. Aaahouaah haouhgnpfff. Il hiberne. Une coccinelle se pose sur ma paume, et je lui souffle : tu sais où on va quand on est malade toi ?

Dis, Papa hibou, raconte-moi une histoire. Dis, Papa hibou, raconte-moi deux histoires. Car, quand les poupées boudent. Car, quand le temps est aux grenouilles. Moi, Lilou, et mon amie Jasmin, on t'écouterait bien.

Tant que tu me racontes une histoire. Loin du monde des grands bonhommes qui blousent. Loin des masques malades dans la nuit qui frousse. Ta face de hibou se cache sous tes plumes ébouriffées, sous tes grands yeux jaunes, heureux mais fatigués. Tant que tu peux me raconter une histoire. Tu me veilles à l'horizontale ou perché sur la chaise de jardin. Je vais par-delà la maison, le verger, je traverse la frontière. Je reviens chargée de la poussière de fée, j'égaye ton hiver. Je cours, retenant la magie dans le chapeau pointu. Précieusement, je dissémine les paillettes de lumière disparue. Je t'arrose d'embruns. Je te retourne, Papa hibou. Tu scintilles, tu brilles.

Ça ne fait rien tant que tu me racontes ton histoire. Je suis fâchée avec mes jouets. Je suis fâchée avec les fils qui sortent de ton nez. Je virevolte, alentour du canapé.

Papa hibou, pourquoi es-tu prostré ? Papa hibou, pourquoi es-tu tombé ? Car le temps des chatouilles s'est figé. Car les gazouillis dehors se sont arrêtés. Moi, Câline, j'attends encore tes mains. Je t'écouterai bien.

Dis, Papa hibou, toi qui ne me racontes plus d'histoires. Dans la chambre blanche, tu n'es pas à ta place. Je te rapporte des cheveux et des branchages, et je tisse ton duvet aux liens de mon plumage. Loin, je te mène dans les couloirs en cavale. On danse jusqu'au parc aux revenants, on piaffe. Tu t'abrites sur mon cœur et je chauffe ton front. Je veille ton corps de pierre de mes yeux ronds. Papa hibou, j'écoute les murmures de tes songes. Prends garde, je m'élance dans tes contes. La Lune éclaire le champ où des oiseaux passent. Tu déplies tes ailes de cartons, elles bruissent. Tu t'élèves dans leur sillage. Je regarde mes pieds drapés.

Maman, elle me raconte ton histoire. La mort, elle me raconte ton histoire. Une histoire, deux histoires, et encore des histoires. Pour petits, grands et moyens. Je les écouterai bien.

Mais ça ne sert à rien car je connais ton histoire. Pourquoi c'est la fin de l'histoire, Papa hibou ? Pourquoi c'est la fin de ton histoire ? Car tu n'es plus dans la chambre. Car tu n'es plus dans le pré.

Es-tu entré dans l'histoire ?

La mer aux merveilles s'est glacée. Je pars me perdre dans l'océan des vanités. Engourdie, je tourbillonne sous les flocons d'argent. La tempête approche.

Je sens un filet froid. Sur le stade de sport, en dessous des nuages. Je regarde les autres, certaine. Ramassés en groupe, sur la pelouse glacée qui perle, « Asseyez-vous face à moi ! ». Je peux pas m'asseoir. Je lève sur le gazon « T'as peur de mouiller tes fesses ? ».

Ma figure se congestionne. Un brouillard blanc s'accumule au-dessus des corps. Minuscules. Les autres me remarquent, incertaine. Mon cerveau a coulé et tâché la terre. Liquéfiée sur place. Je me lève à la fin des explications, livide. Quelque chose en moi parle au professeur. Je suis rivée sur la veine qui pulse, nerveuse, sous la peau tendue de son bras. Je contracte, tout au bas du ventre. Ça gronde violent, dedans. Je sors du terrain, levée vers le ciel gris, automatisée. Je traverse les silhouettes floutées et difformes, les grillages criblés d'yeux, le portillon étroit. Mes pieds se raccrochent au crissement des graviers blancs. Respiration. L'œil percute sur la tâche sang.

(mauvais) réflexe, sang, sexe, tête, lingette (complexe)

Chaleur. Trop de chaleur. On m'apporte ce qu'il faut pour changer, effacer. Mon cerveau avance dans le couloir, focalisé sur l'ouverture de la porte. Ma main brûle de tourner la poignée. Pas de brouhaha : un calme plat, pesant. Mon cerveau s'échappe pendant que mon ventre fait demi-tour vers le vestiaire. Je laisse mon ancienne peau glisser là et j'oriente fièrement mes pas vers le bureau du maître. Je m'engouffre dans le long tunnel devant les bureaux silencieux. Au dernier pas, je lâche le billet de justification, qui tombe sur le cahier aux signes autoritaires. Impossible qu'il trouve à redire. Je me sens pousser des ailes. Je vais pour m'asseoir au centre des regards, « Infirmerie ce n'est pas une excuse. Il faut me donner la vraie raison. ». La phrase résonne, toute irréelle. Je me retourne. Métamorphosée d'ardeur. Mon corps seul confronte, mais je retombe nue sous ce regard de mépris, ce menton qui me toise, l'inflexion aiguë qui jubile. Je soutiens mon excuse silencieuse sur le bout des lèvres. Je soutiens mon coup de sang. Je trouve mieux à dire. Je m'humilie pour qu'il me laisse tranquille. Je me dis laisse le sot, laisse le sot qui blesse, dis, laisse le sot-l'y-laisse.

Je pense à la photo de famille, au poulet rôti, à la surprise de papi, son doigt posé en interrogation, aux rires, à ce décor évanoui.

Je pense à nos vies.

Je me dis : maintenant, tu sais faire semblant.

LEGERE PARENTHESE

Sur Terre, la vie de l'enfant était organisée en deux temps : il y avait d'abord l'école, où le petit être apprenait à lire, à écrire et à compter, pour ensuite devenir un membre productif de la société. Comme ce processus d'apprentissage demandait beaucoup de temps et d'énergie, il fallait lui octroyer des coupures, c'est ce qu'on appelait à l'époque « des vacances ».

Aujourd'hui, avec nos méthodes d'apprentissage instantané, il n'y a plus besoin d'école ni de vacances.



Le récit suivant présente donc cette période oisive où l'enfant était sans activité, et ne contribuait à rien.

On est enfin arrivés. La Maison n'a pas changé, elle ne change jamais. C'est celle de Papa, et avant de son papa à lui, et encore avant du papa de son papa...

La chambre non plus ne change pas. Papa dit que c'est une chambre symétrique, avec deux lits, deux tables de nuit, deux armoires mais ce n'est pas vrai. J'ai appris la géométrie à l'école, et ce n'est pas ça, la symétrie : Papa a accroché ses tableaux aux murs, ceux qu'il a peints, et ils sont tous différents.

Edouard s'est déjà installé dans le lit de gauche, avec un livre. C'est mon frère aîné, moi, je suis deuxième, et on dort dans le même lit. Octave et Damien dorment tous les deux dans l'autre. Papa et Maman dorment dans une autre chambre, de l'autre côté de la Maison.

On passe deux semaines ici. C'est les vacances d'automne. Edouard prend déjà toute la place sur le lit. Comme d'habitude. Parce qu'il faut toujours qu'il soit le premier. Même quand c'est moi qui ai une idée en premier, Edouard la reprend, et ça devient la sienne. C'est bizarre parce que parfois, quand les gens ne nous connaissent pas, ils croient qu'on est jumeaux ! Mais moi, je n'oublie pas. C'est Edouard qui a tout en premier, les vêtements, les livres, et puis, c'est moi qui récupère. C'est à Edouard que Papa et Maman parlent en premier, c'est Edouard qui doit répondre en premier, même si moi, j'ai déjà les réponses ! Ça non plus, ce n'est pas juste. C'est Edouard qui fait tout mieux, même quand moi, j'ai des meilleures notes. Lui, c'est parfait, moi, c'est normal.

Le seul avantage à être deuxième, c'est que quand on fait une bêtise, tous les quatre, c'est Edouard qui est grondé. Et après, on est tous punis pareil.

C'est les vacances et on a plein de choses à faire.

Aujourd'hui, il fait chaud, alors on part au potager, à côté de la citerne, même si, normalement, on n'a pas le droit de s'en approcher.

Il fait vraiment trop chaud, Maman dit que ce n'est pas normal mais Papa dit qu'au moins, les garçons peuvent jouer dehors. Mais ça fait déjà une semaine qu'on est ici et on a déjà joué à tout, alors on va au potager de Jean le fermier.

Il a de belles allées toute vertes avec des tâches orange, ce sont des citrouilles et elles sont énormes !

J'essaye d'en soulever une mais Damien doit m'aider. On casse la tige et la citrouille roule un peu dans la pente. Mais c'est pas exprès !

Octave veut aussi faire rouler une citrouille, alors il en détache une et tape dedans mais il se fait mal au pied à la place. C'est lourd, les citrouilles, on ne peut pas y jouer comme avec le ballon, et de toute façon, on a déjà joué au ballon. Là maintenant, c'est plus intéressant de jouer à la citrouille mais comme on ne peut pas taper dedans, il faut trouver autre chose.

Heureusement qu'il y a la pente. Alors, on choisit chacun une citrouille qu'on pousse tout en haut. De là, on voit le champ, le verger et le ruisseau qui sépare les deux. Evidemment, on y va dans l'ordre. Edouard, moi, Octave et Damien. Edouard le premier pousse la citrouille dans la pente ; elle est grosse et s'arrête dans les hautes herbes.

La mienne est plus petite, elle roule jusqu'au ruisseau et on entend un grand « Splash ! ». Je tombe presque dans la pente. La citrouille a explosé. C'est comme si Papa avait vidé un tube de peinture sur les rochers. Octave veut aussi faire exploser la sienne. Il vise le premier arbre du verger, mais la citrouille ne va pas jusque-là : je me la prends dans les jambes et je finis la tête dans les hautes herbes. En haut, Edouard rigole si fort qu'il tombe à son tour. Bien fait pour lui.

C'est le tour de Damien. Lui a bien compris le principe. Il prend de l'élan et donne un grand coup de pied. La citrouille dévale. On ne verra pas où elle va, parce que Jean le fermier est apparu derrière Damien. Il crie « Oye ! » On dirait un épouvantail.

On va avoir des ennuis.

C'est Jean le fermier qui choisit la punition. Papa dit que c'est normal : ce sont ses citrouilles qu'on a abîmées.

Je suis puni en dernier, c'est pas normal. Ce matin, Edouard est allé donner à manger aux moutons. Damien et Octave sont allés ramasser des noix dans le verger. Et moi ? Je dois arroser des fleurs !

C'est long d'aller au cimetière. J'ai les mains dans les poches et je serre le tissu. Ça me fait mal mais je n'arrive pas à ouvrir les doigts. Moi aussi, je veux aller voir les moutons, même si Edouard dit qu'ils sentent mauvais et qu'il a passé dix minutes à se laver les mains en rentrant. Les fleurs, c'est nul, c'est un truc de filles.

Je tire dans un caillou, il roule sur le chemin et je le suis. Il roule encore, et je cours derrière, il me tire jusqu'au cimetière. Finalement, c'est passé vite. Devant le portail, le caillou tape dans la botte de Jean le fermier. Il me regarde et j'ai l'impression qu'il va crier. Non. Il soupire et me tend un petit arrosoir rouge rangé à côté de la pompe à eau. Je n'en veux pas, je le jette au loin. Le pommeau se détache. On dirait une poupée qui a perdu sa tête. Je ne sais pas pourquoi, ça me fait pleurer. Jean le fermier se penche doucement, on dirait qu'il va se casser comme du bois mort. Il ramasse l'arrosoir, remet la tête et me le rend.

Je le tiens par les deux mains, il y a une citrouille qui ressort dans le plastique. Je me mets à pleurer. Doucement, Jean le fermier me prend la main et on avance tranquillement dans l'allée centrale du cimetière.

« Ce n'est pas grave, bonhomme, ce ne sont que des citrouilles. »

Je suis rentré en retard pour le goûter. Je mange tout seul dans la cuisine. Tout le monde joue dans l'autre pièce, mais ça ne me dérange pas, je préfère être là, avec Maman qui épluche des légumes dans l'évier. Je regarde les photos posées sur la cheminée.

Sur une, il y a la Maison et devant, on voit quatre personnes et un bébé. Jacquot, le papa avec son chapeau de paille et son râteau. Il a la peau toute bronzée. À côté de lui, Evelyne la maman, avec son tablier et sa robe à fleurs. Elle a les yeux fermés et on voit toutes ses dents.

Maman dit qu'elle sourit. D'accord, elle sourit. Elle dit qu'avant, les gens ne savaient pas prendre des photos.

Devant, il y a deux filles et le bébé. Les filles ont des nattes et des robes à col. C'est l'uniforme pour aller à l'école. Le bébé a un visage tout rond, il est assis par terre, les jambes tendues devant lui.

Maman dit que c'est la fin de l'été. Mais sur la photo, la grange est vide. Maman dit que l'oncle de Papa était fermier et qu'il était heureux. Que tous les fermiers sont heureux. Ils ramassent le foin pour les vaches et les légumes pour les gens. Ils labourent la terre et plantent les graines, et c'est comme ça qu'on peut manger. C'est très important.

Maman dit que Jacquot était heureux parce qu'il était fermier et que les fermiers sont importants.

Quand il descend de son atelier, Papa ne dit rien.

Mais moi, j'ai deviné. Même Edouard ne le sait pas, ça. Maman non plus, sinon elle raconterait autre chose. Mais moi, j'ai vu. Sur la photo, dans le coin en bas à droite, il y a le nom du photographe, et la date.

19 septembre 1937.

Je sais, parce que je l'ai vu au cimetière en allant avec Jean le fermier pour arroser les fleurs, que Jacquot et Evelyne, Sarah, Sophie et Bernard sont tous morts trois mois plus tard. Je sais que c'est eux parce que sur la tombe, c'est le même nom de famille que le mien.

Edouard ne veut pas me croire, au début. Comme d'habitude. On est allés au cimetière tous les deux pour lui montrer que j'ai raison. Mais maintenant, il dit que ça ne l'intéresse pas, que c'est des histoires de grandes personnes. Mais si c'est le cas, pourquoi on nous en parle, alors ? Par contre, quand je pose des questions, Maman dit que je comprendrai plus tard.

Ça fait trois jours qu'il pleut et j'en ai marre. À l'heure de la sieste, je mets mes bottes et mon imper' et je vais voir les grenouilles à la citerne, pas loin du potager.

Je sais qu'il y a des grenouilles, on les entend le soir, des fois ça m'empêche de dormir. Mais là, pas de grenouilles, alors que les livres disent qu'elles sortent sous la pluie.

La citerne est grande, immense, je ne suis pas sûr que je touche le fond. L'eau est brouillée par la pluie, on ne voit rien. Mais ploc ! Quelque chose saute dans l'eau. Trop gros pour une grenouille. Un crapaud ? Je n'ai jamais vu de crapaud.

Mon pied glisse et mon ventre disparaît. L'eau rentre dans mes bottes, mes poches, mes manches et me vole mon cœur. Je crache, je crie, je me cramponne.

C'est l'heure de la sieste, il n'y a personne. On ne voit rien, à cause de la pluie. On n'entend rien. À cause de la pluie.

Je m'accroche, je m'accroche, je m'accroche.

Papa, viens me chercher, promis je ne m'approcherai plus tout seul de la citerne. Maman, viens me chercher, promis, je ferai la sieste tous les jours, je serai sage, tu n'auras plus besoin de crier.

La citerne avale mes bottes. C'est moi, après, qu'elle avalera. Peut-être qu'elle en a avalé d'autres avant moi. Peut-être qu'elle avale toute la famille. Je bats des jambes et mon pied accroche une pierre, je peux plier les bras, je remonte. La citerne me recrache doucement. Je glisse comme une limace toute gluante, j'attrape les cailloux, les herbes, je roule doucement dans la pente, comme une citrouille, loin de la citerne. J'ai le visage trempé, c'est la pluie.

« Théo ! »

Maman. Prends-moi dans tes bras, je n'arrive plus à respirer. Il fait tellement froid. Arrête tout ça, s'il-te-plaît, je veux que tout s'arrête.

Je quitte le sol, je suis dans tes bras, ton cou est chaud, et ta voix, Maman, ta voix est mouillée. On rentre à la Maison, et dans ton dos, la pluie efface la citerne.

Je ne veux plus jamais la voir. Et tant pis pour les grenouilles. De toutes façons, les vacances sont bientôt finies.

RELATION MIROIR

Derrière ses pensées, l'enfant d'autrefois mettait des ombres d'adultes. Les « grandes personnes », les émotions des spécimens plus développés, étaient autant d'objets qu'il observait et imitait. Ici, le sentiment de jalousie agissait comme un catalyseur sensorio-émotionnel qui permettait un saut qualitatif dans le développement de la « petite personne ». Ce processus passionnant restait néanmoins incontrôlable. Croyant comprendre le monde des « grandes personnes », l'enfant s'écartait progressivement du modèle de la santé sociale. Ce spécimen, sans doute, n'aurait pas fait un bon manager.*



** La jalousie était autrefois le principal symptôme d'une disposition anxieuse et, in fine, improductive dans les relations interpersonnelles et professionnelles. Les stratégies de développement personnel de l'époque ne permettaient pas d'en guérir.*

La maison de repos est en-dessous de la maison. Proche de ses racines, sous les radars. C'est là que le père dort depuis qu'il se lève tard, qu'il sieste, qu'il se couche tôt. Son sommeil déborde de la chambre dans la cuisine attenante, et elles ne font qu'un. Parfois, les enfants empruntent l'escalier, depuis la maison où ils occupent d'autres chambres. Ils descendent dans la chambre où l'ennui, qui est cousine du repos, veille. Ils viennent tremper leurs biscuits dans le café paternel, dormir dans le deuxième lit. Ils appellent ça le squat, mais j'ai vérifié dans le dictionnaire : c'est un studio.

La maison de repos n'a ni livres ni jeux, de sorte qu'il faut descendre avec des provisions : des bandes-dessinées, un jeu de l'oie, le scrabble. Quand le week-end arrive enfin, c'est comme une grande chambre d'enfants, qui se lève au son du tambour – au-dessus, c'est jour de lessive.

Tcha-tcha-tcha, roule, roule, roule. J'ai glissé plus bas que la maison de repos. J'ai peur. Est-ce que les sentiments peuvent rétrécir le temps ?

Je me retrouve au pied de l'estrade, à murmurer mon texte entre mes dents. Bonjour tout le monde, je suis nouveau. J'ai un papa ici et une maman un peu plus loin. C'est eux qui m'ont fait changer d'école. Je suis poli, et j'aime surtout passer les courses à la caisse du supermarché. Avant je voulais être pompier, mais comme je suis toujours en retard, j'ai changé d'avis. Plus tard je travaillerai toujours au même endroit, ce sera plus simple. En attendant, j'ai apporté un cahier pour écrire tous vos prénoms.

Voilà, j'ai tout dit. Mais le maître se lève et me demande : « comment tu t'appelles ? ».

André. C'est tout ce qu'il écrit sur le tableau noir.

Chacun doit maintenant prendre sa place. La salle est longue comme le temps de la journée. Je pense à la veille au soir chez Papa, un tout petit dimanche. Le dimanche soir est pourtant le plus long.

D'habitude, on se couche un peu après 20h, quand le monsieur qui ressemble au président arrête le journal à la télé. Mais le dimanche soir, ça traîne génialement en longueur. Il manque juste de quoi jouer.

L'autre fois, j'ai pris la page du jeu concours dans un magazine, avec des cases blanches et noires comme un labyrinthe. J'ai tout installé sous mon lit en hauteur, avec la couverture et les murs et les coussins. Le fort n'a qu'une règle : pas de place pour tout le monde. Mais le fort ce n'est pas un vrai jeu. J'ai pris les figurines en plastique avec des fusils. J'ai pris les accessoires du Cluedo. Pas la peine pour le Scrabble, vu que les filles le boycottent. Cette fois-ci, elles ont accepté de jouer, avec leurs pions qui ressemblent à des filles en miniature. Il a fallu inventer des règles, les écrire comme dans un vrai jeu. On n'était pas d'accord, mais comme j'avais la feuille et le crayon je faisais l'arbitre. Certains perdraient patience, pas moi.

Voilà ce qu'on a établi : le but c'est de gagner. On gagne en tenant bon. Les fusils sont contre nous, et nous on a la corde, la clé à molette, le poignard, le revolver, le chandelier. C'était ça ou un chapeau, une voiture et un chien. J'ai essayé d'expliquer que dans les films, soit on gagne et les pertes sont soulagées, soit on perd mais tous ceux qui ne sont pas morts auront de quoi être fiers. Je n'étais pas sûr que ça amuse les filles, mais je sais convaincre. J'ai dit que les personnages avaient le temps de parler, de s'ennuyer et même de se disputer avant de mourir. On avait presque joué quand Papa est venu. « Il y a école demain ». J'ai rangé le jeu dans un tupperware. Peut-être qu'on y rejouera bientôt, quand les pièces du Cluedo viendront à manquer.

Tu mens ! dit le copain de Maxence. Je ne me mets jamais en colère.

Aïe. Il tire les cheveux à la gamine du facteur. Avec juste sa lèvre du dessus, il nous dit qu'elle l'avait bien cherché. Elle sait y faire, cette fille. L'autre fois que son père était parti, ça la rendait toute grise comme un miroir. Ses reflets n'étaient rien qu'à moi.

Aujourd'hui elle recommence. Elle rit fort et se moque des garçons. Danse autour du feu qui brûle en crachotant. Tout le monde la regarde, surtout le copain de Maxence. C'est lui qu'elle pique et tournicote.

Le copain de Maxence a sûrement raison. Il ne se met jamais en colère. Presque que ça lui mordrait la langue tellement ça veut sortir. Son cerveau fait le 14 juillet, et puis d'un coup il tire les couettes de la petite du facteur, qui pleure tout de suite comme un gros plouf. La colère fait long feu. On prend les mêmes et on recommence.

Avant, je croyais que tous les sentiments étaient comme ça. Bang, bang, lumière à tous les étages et puis plouf. La petite recommence à danser. Derrière ses yeux, des mentons font la nique. Mais depuis que nous sommes rentrés de vacances, j'ai comme un champignon sous la casquette. Quand la fille du facteur danse à faire bouillir le copain de Maxence, je crois que je pourrais me mettre en colère.

C'est pour ça que je ne veux plus y aller. J'ai même déchiré l'invitation pour son anniversaire. De toute façon, il fait moche, les fruits de l'hiver pendent au balcon. Et puis je suis au chaud, dans le studio sous la maison poule : je couve un rhume.

J'ai dessiné le bateau du voisin. *Attention : gommer le panneau « à vendre » sur la remorque.* Au-dessus, mon père tambourine des pieds, en train de construire notre maison natale. L'an passé, je lui disais que je la voulais en Écosse, toute en verre et pierre mouillée. Maintenant, ça me va plus ; c'est plus un rêve d'enfant sérieux. *Voici le temps des finitions.* Je rajoute les cigales comme des maracas. Sous l'enveloppe, mon corps est plein de choses qui tournent autour du bateau comme des mouches. Je tourne autour d'idées qui tournent autour du bateau à voile. Elles sont loin derrière les vacances, mais je ne m'en défais pas. Toutes mes pensées sont un rêve. Pas la peine de penser à rien. Le rien part à la dérive, et retour à la case départ. Chez le voisin.

J'ai beau savoir, chaque fois c'est la même chose. Entre deux eaux, une saillie. Ça m'accroche l'œil, le doigt ou l'oreille. Une grande chaleur qui s'invite comme un fou rire, à la seule impression qui m'obsède. Un seul truc en pointe de toupie, jusqu'au tournis.

Les animaux sauvages doivent faire pareil. On les surprend parfois, arrêtés un moment, piqués par on ne sait quoi.

Seulement ils en guérissent plus vite, à cause que leur tête tourne tcha-tcha-cha comme une machine à laver. Le dessin c'est mon secret, je le garde au chaud. C'est mieux que le rêve soit tranquille avant de s'en aller.

Tout ce qui m'échappe laisse une place en moi, où parfois les mêmes choses reviennent. Et je les reprends...

« Si tu prends pas, t'as pas. » C'est presque un douzième commandement. L'autre fois, j'ai questionné ma grand-mère sur son papa. Quand elle avait mon âge, il la trouvait sûrement trop sage, trop sourire d'avril. Il lui disait « Tu sais pas y faire ma fille... Quand on est d'une certaine classe, soit on prend soit on a rien. » Je le comprends mieux depuis que je suis en 6^e 4.

Les années enveloppent sa parole comme cent couches de papier bulle. Mais je crois que j'arrive au trésor : à ce que lui avait légué son enfance, jamais tout à fait terminée faute d'avoir pris son départ. Ce n'est pas être envieux de vouloir sa part dans le grand goûter du monde, tant qu'on veut aussi pour les autres la leur. Moi je voudrais que mon père ait sa part, et je m'en fiche s'il a du mérite.

Est-ce qu'il en avait, le papa de Mamy ? Son portrait aux yeux bleus descend jusqu'à moi. Il sent la cigarette, mais c'est un enfant. Il sait ce que les adultes ignorent, ou qu'ils font semblant de pas savoir pour embrouiller les petits.

VAILLANT DEVENIR

Voici la dernière capsule de l'exposition Les Mondes Perdus de l'enfance.

Comme pour tout, il est important d'en arriver à une conclusion. Souvent, cela aide à se confronter, à cicatriser, à grandir. Pour cela, il faut oser pousser la lourde porte de l'angoisse, entrer dans la pièce de l'appréhension et respirer l'inconnu. Avant, les enfants avaient l'air malheureux et ne trouvaient la paix qu'une fois adultes, guéris de leurs épreuves. Et si tout ça n'était qu'un mythe ? Et si, l'enfance était un passage important pour la construction de notre identité et pour la réalisation de nous-même ?



Bonjour, je suis Léonor. Pas Éléonore, pas Léonie : je m'appelle Léonor. Je suis nouvelle dans cette école car mes parents ne sont plus amoureux, du coup j'ai déménagé ici avec ma maman. Elle m'a dit que ça se passerait bien dans cette école. Je crois que la maîtresse m'a dit de me présenter mais je sais pas trop quoi dire. Je veux devenir vétérinaire car j'ai un chat, il s'appelle Domino et il joue tout le temps avec moi. Sinon, je sais pas... j'aime bien faire des tartes aux pommes avec ma maman, sauter dans des flaques d'eau, ramasser des bonbons à Halloween et regarder les Winx. J'aime pas les devoirs, j'aime pas ranger, j'aime pas obéir et je déteste les garçons, surtout ceux qui sont amoureux de moi.

La porte est en forme de nuage et sent la vanille : il suffit de la pousser pour entrer. Le sol est du sable chaud, celui qui ne brûle pas les pieds, mais bien celui qui réchauffe le cœur. Le plafond est habité par des fées, des lucioles qui ne s'éteignent jamais et qui veillent. Le lit niché dans l'angle des murs est grand, il rebondit et la couverture aux couleurs pastel est douce et réconfortante. Il y a de nombreux doudous : des chats, des lapins, des renards... De quoi se sentir protégée et jamais seule. En haut de ce lit, se trouve un tissu blanc, mais ce n'est pas une moustiquaire : c'est un voile de princesse, avec des paillettes et des perles. Il est au-dessus du lit et permet d'être toujours dans sa bulle. Un tapis se trouve au pied du lit : c'est un tapis de fleurs qui sentent le bonheur, avec des abeilles qui volent autour. Sur celui-ci dort un chat noir et blanc, apaisé et souriant. Ensuite, la chambre est remplie d'autres trésors : un aquarium, des coquillages, des végétaux. C'est une chambre fantastique. Il y a des livres aussi et à côté, une petite mare avec des carpes. Peut-être qu'une sirène s'y trouve. Cette chambre est remplie de rêves d'enfants, ces rêves qui inspirent et qui nous aident à nous lever chaque jour, afin d'en accomplir certains.

J'aime lire car je voyage ailleurs, là où je ne suis pas vraiment.

Ce que je préfère, ce sont les histoires d'héroïnes qui se battent pour des personnes ; celles qui font changer les choses. Je veux être comme elles. Je pense surtout à Katniss Everdeen, qui a défié tout un système pour rétablir la liberté, pour que tout le monde puisse vivre à nouveau, sans peur. Je m'imagine souvent, avant de dormir, me battre pour les personnes seules, tristes et malheureuses. C'est toujours le même sentiment qui m'anime : l'injustice. C'est dur d'en parler, j'ai l'impression parfois de ne plus être une vraie enfant. On m'a toujours dit que j'étais mature pour mon âge, mais je voudrais bien rester enfant. Je n'ai juste pas eu le choix de grandir vite, il fallait que je me protège. Que je me protège des mauvais enfants qui m'ont fait du mal, des horribles adultes qui m'ont dit de me taire, de toutes ces personnes qui ne m'ont pas aidé. Maintenant, je me débrouille seule et j'aime le faire pour ceux qui ne le peuvent pas encore.

« L'heure est grave, des personnes ont commis des crimes irréparables... Ces personnes ont causé un tort irréversible à la société, il faut les châtier. Ces personnes doivent être jugées et enfermées. C'est ce que nous allons faire dans notre émission du jour... ». L'accusé avance, la poitrine bombée, le regard haut, sans pour autant sourire. Il est l'heure du jugement dernier. Je coupe la vidéo YouTube : c'est bientôt le moment des pubs. Ça ferait moins vrai sinon. Bon, comme on dit dans les films : « La séance est ouverte ! Veuillez vous lever ! » Évidemment, mes petshops en plastique ne bougent pas. Bon, on va faire semblant que si. Domino observe d'un œil farouche la scène. Je continue : « Petshop chien bleu des neiges, tu es accusé d'avoir mangé le gâteau d'anniversaire de lapin rose de Pâques. Des témoins t'ont vu le voler et te goinfrer dans ta chambre. Reconnais-tu être coupable ? ». J'mime sa voix :

« Pour ma défenche, chavais pas eu à manger che chour-là.

- Oui mais tu n'as pas le droit de gâcher l'anniversaire de quelqu'un. Pour cela, je te condamne au supplice de la roue.

- Chavais chuste faim et lapin rose de Pâques che moquait de moi. »

Je continue : « Ça n'excuse rien. La roue. » J'ai entendu que le supplice de la roue était un truc horrible qu'on faisait il y a longtemps. J'ai pas tout compris mais c'est pas grave. D'ailleurs, c'est quoi un supplice ? Chien bleu des neiges monte les escaliers, tête baissée, regard vide. Le bourreau Domino le pousse dans la roue. Je lui dis avec sérieux : « Le jugement est rendu. »

Ma mère entre en hurlant dans ma chambre : « Léonor ! Je t'ai déjà dit de ne pas mettre tes jouets dans la cage du hamster ! C'est sale ! Et d'ailleurs, où est Grignotte ??? » Domino se lèche les babines. Je n'ai plus jamais joué à ce jeu.

Quand quelqu'un est seul, je ne supporte pas. Quand quelqu'un se fait embêter, je ne supporte pas. Quand quelqu'un pleure, je ne supporte pas. Je ne le supporte pas car je sais ce que ça fait : le mal-être, le sentiment d'être de trop, de ne pas être aimée, de se laisser faire. Ça me rappelle la maternelle, quand on me volait mes Monster High et mes billes. Le soir avant de dormir, j'imaginai des scénarios où je punissais les coupables : je criais, je les pointais du doigt, je les dénonçais. Je n'en ai jamais eu le courage et je me fais toujours embêter. Moins qu'avant car je montre les dents. Mais je continue à me faire détester car je défends les autres enfants. Je ressens beaucoup de choses : de la colère qui me brûle les poings, de la tristesse qui me brise le cœur, de l'injustice qui me serre les dents. Je rêve souvent d'une école sans violence, sans méchants ; je rêve d'une école juste, où l'on s'y rend sans la boule au ventre. En attendant, j'instaure ma propre justice : on isole, je réplique ; on embête, je réplique ; on fait pleurer, je réplique. Je crois que j'ai aussi besoin de reconnaissance. Je veux tant que les enfants me sourient et qu'ils me disent : « Léonor, on est contents que tu sois là. » Je rêve que mes parents m'aiment et qu'ils me disent : « Léonor, on est fiers de toi. » Je souhaite que les gens me remercient et qu'ils me disent : « Léonor, tu mérites que l'on te voie. »

Pourquoi ? Pourquoi je transpose mon vécu dans celui des autres ? J'aide autrui comme j'aurai aimé être aidée. Je défends autrui comme j'aurai aimé être défendue. J'aime autrui comme j'aurai aimé être aimée. Ces fragments de souvenirs tonnent dans mon âme, ma tête est pleine de cauchemars réels, j'en perds la raison, tout me traverse ; mon cœur saigne, ma poitrine siffle, mes jambes tremblent jusqu'à me faire perdre l'équilibre. Pourquoi s'acharner sur moi alors que j'essaie de faire le bien ? Je veux juste vivre normalement, comme tous les enfants.

Mais, un jour, quelqu'un m'a dit : « Comment pourrais-tu être heureuse si tu ne chasses pas tes propres démons ? »

Cela a résonné en moi. J'ai demandé à Maman de m'emmener voir le médecin qui répare les troubles du cœur et celui qui guérit les images dans la tête. Ce long chemin emprunté, j'ai continué des années durant. Le temps passe et peu à peu, le mal s'estompe. Mon identité restera à jamais changée ; mais il suffit parfois d'en panser les plaies. Des cicatrices seront gravées mais j'y dessinerai des papillons, pour les habiller.

Ce récit a été imaginé, écrit et performé par Marion Dumartin, Dylan Provost, Lyna Sebih, Ulysse Gasnier, Charlotte Gondy-Sirieix, Elise Bonnard, Dora Landoulsi, Clémence Fenech, Céline Gelpe, Hugo Genève et Salomé Fauvey dans le cadre de l'atelier FICTIONS proposé par l'artiste Elise Bonnard à l'Université Lyon 3.

Un remerciement spécial au Service Art & Culture et au Service Edition de Lyon 3, ainsi qu'à Marion Dumartin, Dylan Provost et Céline Gelpe pour la relecture et la cohérence du récit, Hugo Genève et Salomé Fauvey pour la mise en page, Lyna Sebih et Charlotte Gondy-Sirieix pour la conception de la couverture, Mélina Taou pour l'illustration originale, Clémence Fenech et Ulysse Gasnier pour la mise en scène de la performance.

Le travail d'écriture a été inspiré par la découverte des œuvres *L'opoponax* de Monique Wittig, *La vallée des avalés* de Réjean Ducharme, *The bluest eye* de Toni Morrison et *Les armoires vides* d'Annie Ernaux.

Imprimé à Lyon, en décembre 2025.

